

A M É L I A

E T

C A R O L I N E.

122

124405

AMÉLIA

ET

CAROLINE,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

PAR M^{me} KERALIO-ROBERT.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n^o. 4.

~~~~~  
1808.

4175



---

# A M É L I A

ET

## CAROLINE.

---

### CHAPITRE X.

**S**IR Claypole et sa femme s'étaient unis par inclination plus que par les intérêts, qui, pour le malheur social, règlent souvent le destin des époux. A cet amour qui, au printemps de la vie, occupe exclu-

sivement les âmes innocentes , avait succédé avec l'âge ce sentiment composé , si l'on ose s'exprimer ainsi , sentiment moins ardent que l'amour , plus vif que l'amitié , tenant de l'un et de l'autre , et ne pouvant plus se remplacer. Un fils était leur seule espérance ; tous deux l'avaient élevé , tous deux s'étaient disputé le soin de l'instruire et de lui donner l'exemple des vertus. L'amour filial était le prix de l'amour paternel , et sir Henry ne respirait que pour son père et sa tendre mère. Son union avec Amélia était l'objet de leurs vœux

comme des siens , car Fenny Claypole avait voué à cette aimable fille un attachement maternel. Sarah imprudemment éloignée de chez milady Falcombridge , avait été se réfugier chez mistriss Claypole , et n'avait gardé , comme de raison , aucun des secrets qu'Amélia l'aurait empêchée de révéler. Fenny connaissait donc la haine de sa soeur pour la jeune Caroline , Sarah en avait assigné la cause ; Sarah était persuadée que Charles Goring était dans sa fuite le compagnon de miss Caroline , et la rectitude des principes de Fenny Claypole ne pouvait

souffrir une injustice qui pesait à la fois sur sa chère Amélia et sur une infortunée qu'elle aimait. Peut-être un peu d'antipathie entre elle et sa sœur, et le ressentiment d'une conduite qu'elle ne pouvait excuser, l'animait aussi en faveur de ces jeunes gens; enfin, elle avait conçu le projet de leur être utile. Elle engagea donc sir Claypole à faire un voyage chez le vieux Law, et à prendre des informations sur Caroline et Déborah. Malgré les soins d'Adélina, Amélia avait eu le temps de confier à Sarah le dépôt qu'elle tenait de lady Goring, et qui prou-



vait au moins que les parents de Caroline étaient nés dans la splendeur ; car il n'était pas probable que ces effets trouvés dans la cassette de M. Melvil, n'appartinssent pas à sa pupille , puisqu'il lui avait dit que ce coffret renfermait son bien. Sarah les avait confiés à Fenny par ordre de sa maîtresse , et du moins là , ils étaient en sûreté.

C'était l'apparition de mistriss Claypole , chez milord Falcombridge , qui avait engagé Milady à retourner à Londres au lieu de suivre sa belle-fille à Edimbourg. Elle ne doutait plus que Sarah n'eût

parlé, et une fois Amélia séquestrée pour un temps, il lui importait de veiller sur sa sœur, et de rompre les mesures qu'elle pourrait prendre en faveur de Caroline. Elle préférait même enfermer Sarah près de sa maîtresse, et son dessein était de lui donner pour surveillante mistriss Madely, sa confidente, afin de captiver l'esprit actif de cette fille, et d'entraver les ressources que fournissent par fois et la jeunesse et les grâces, et cette irréflexion qui déconcerte les projets des gens âgés, par cela même qu'ils ne peuvent prévoir ce qu'elle

enfante d'audacieux. En conséquence , elle avait ordonné au commandant de faire demeurer cette femme au château d'Edimbourg , sous un prétexte de décence et de régularité de mœurs.

Elle arriva donc à Londres dans un état de langueur et d'affliction dont son mari fut effrayé ; on la mit au lit , on appela des médecins , elle ne se rétablit que par degrés , et ne vit son père que pour l'irriter de plus en plus contre Caroline , et lui arracher l'ordre de la faire chercher dans toute l'Angleterre , et de la traduire dans les prisons les plus

voisines du lieu où elle serait arrêtée. Bientôt on apprit l'incendie du village par où lady Amélia venait de passer. On sut qu'elle avait été très-effrayée d'un assassinat commis en sa présence ; qu'elle avait donné des secours qui avaient fait bénir son nom ; enfin , qu'elle en était partie , et l'on eut la certitude qu'elle était arrivée au lieu de sa destination.

Milady curieuse de savoir quels étaient les projets de sa sœur , alla la voir à sa maison de campagne qu'elle habitait toujours. Mais Fenny, sans être dissimulée, était assez prudente pour ne pas dévoiler des

secrets ; milady parla beaucoup de ce village consumé par le feu , de cette femme assassinée , et appuya sur l'idée qu'elle avait allumé l'incendie. Fenny ne répondit point , et quant à l'absence de sir Claypole , elle l'attribua seulement aux intérêts d'Amélia , et si naturellement , que Milady crut qu'elle avait abandonné toutes recherches sur une fille , qu'après tout , elle ne connaissait pas , et qui ne pouvait l'intéresser.

Cependant , sir Claypole était arrivé chez le prince de la musique ; il avait trouvé le vieillard instruit

du désastre arrivé à Héales ; le crime commis sur sa Déborah , l'avait pénétré de tristesse , il n'était pas en bonne santé. Nul n'avait pu donner aucune lumière ni sur l'auteur de l'incendie , ni sur celui de l'assassinat , quoiqu'on fût convaincu que c'était une seule et même personne ; quoiqu'on fût à peu près certain que le feu avait été mis à la maison du sergent , ce qui était trop bien d'accord avec le vol qui avait été fait auparavant , et l'enlèvement de Caroline , qui était certainement dans cette maison , puisque Déborah s'y trouvait. La lettre d'Amélia

avait été reçue par cette femme , et aussitôt elle s'était mise en marche pour trouver Caroline. Sir Claypole demanda quel intérêt elle prenait à cette jeune fille. — Elle a été impénétrable , même avec moi , répondit Law , mais elle m'a dit en partant d'ici , qu'elle périrait ou qu'elle la sauverait. Pauvre Déborah ! elle ne l'a point sauvée , et la nuit du tombeau enferme son secret avec elle. Encore si j'avais avec moi mon cher Cowlay ! il célébrerait sa mort ; moi , je la chanterais , et ma douleur pourrait ainsi s'épancher dans le sein des arts et d'un ami.

Claypole ne prenait à Caroline qu'un intérêt secondaire, celui d'Amélia l'occupait tout entier. Il demanda au vieillard s'il avait vu la lettre qu'elle écrivait à son amie.

— Oui, et c'est sur cette lettre que j'ai permis à Déborah de me quitter.

— Mais, qui la lui a remise ? — Elle l'avait écrite en arrivant à Londres, pendant le sommeil de sa belle-mère. Sa femme de chambre trouva un villageois, notre voisin, qui, étant allé à la ville pour affaire, se chargea de la lettre, et l'apporta ici. — Claypole comprit difficilement comment un paysan des ha-



meaux voisins de la maison de Law, se trouvait à Londres, comment Sarah avait pu le découvrir dans cette ville pour une commission de cette nature, dont on est ordinairement pressé de se défaire; il était d'autant plus surpris, que Sarah lui avait avoué qu'elle avait donné la lettre à un jeune homme dont elle était parente, et qui lui avait promis de la porter lui-même. — » Ce fut un paysan qui la remit à Déborah, et ce ne fut pas sans peine qu'il en vint à bout, car elle était obsédée par un valet de milady Falcombridge, qui a demeuré ici plus

long-temps qu'il n'aurait dû, parce que l'un de ses camarades avait eu le bras cassé par des voleurs dans le parc du château de Rochester, et qu'il se fit rapporter dans ma maison où l'autre demeura pour le soigner. »

Ils partirent tous deux avant Deborah, qui avait eu besoin de prendre des informations secrètes sur la route qu'elle aurait à tenir. — Comment cette lettre se trouve-t-elle dans les mains du protecteur? — Je l'ignore. — Vous avez vu qu'Amélia savait que Caroline n'était pas seule. — Oui. — Et ce jeune homme

avec qui elle était? — On dit que c'est le malheureux prince , fils de Charles 1<sup>er</sup>. — Le croyez - vous , M. Law? — Je ne sais que ce qui circule dans le public ; moi , jadis dévoué au père qui attachait un grand prix à mes talents , je ne pourrais , sans danger , témoigner de l'intérêt pour le fils : on m'a enlevé Cowlay sur de simples soupçons. Ce qu'il y a de certain , c'est que Charles Stuart est passé en France , et l'on assure qu'une jeune fille déguisée en homme l'a suivi jusqu'au vaisseau. Charles Stuart , suivant les rapports vulgaires , a

résidé à Héales , et c'est sans doute à Héales que Caroline vient d'être enlevée. — Vous ignorez la route qu'ont prise les valets de milady Falcombridge ? — Ils sont retournés à Londres , du moins tel était leur dessein. — Grand Dieu ! se pourrait-il que lady Amélia !.. Elle, trahir les intérêts de sa famille ! Law ne répondit rien. Dans ses opinions , Caroline avait bien fait de secourir Charles II , et Amélia ne lui paraissait pas fort coupable ; mais ce qu'il ne concevait pas plus que sir Claypole , c'était la lettre qui se trouvait former un chef d'accusa-

tion auquel on ne pouvait opposer que la substitution de nom et de personne , alléguée par Lady Amélia. D'un autre côté , le dépôt des diamants qui formaient un autre chef d'accusation contre Caroline , se serait trouvé expliqué à peu près , par le vol dont on se plaignait à Héales , si les temps s'étaient rapportés. Au milieu de tant d'incertitudes , sir Claypole quitta le musicien de Charles I<sup>er</sup>. , beaucoup plus incertain qu'avant de l'avoir vu , ou plutôt presque convaincu qu'il fallait abandonner une cause qu'on ne pouvait défendre avec succès.

En arrivant à sa maison près de Londres , il apprit par la trop sensible Fenny , que l'on ne doutait plus que Caroline et Amélia se fussent entendues pour faciliter le départ de Charles II. Les espions du gouvernement avaient intercepté une lettre de ce prince à sir Francis Windham , par laquelle il parlait des obligations qu'il avait à Caroline , des vœux qu'il faisait pour qu'on la retrouvât , et le priait , lui et le peu d'amis qu'il avait laissés en Angleterre , de la faire passer à Fécamp , où il l'avait recommandée à un négociant chargé

par lui de l'envoyer à la reine sa mère.

Le mystère était donc éclairci, et la seule Adélina osait révoquer en doute la trahison de sa belle-fille ; Fenny Claypole était désespérée, d'autant plus que Crumwell venait de lui faire défendre de penser désormais à unir le sort de son petit-fils Henry , à celui d'une fille qui, par grâce singulière de sa part, ne pouvait s'attendre qu'à finir ses jours dans la prison où elle était confinée.

Milady était désespérée ; ne pouvant douter des soins qu'avait

rendus Caroline à Charles II, ne pouvant croire à la complicité d'Amélia, et ne pouvant refuser sa confiance aux rapports du seul de ses agents qui lui restât, elle crut que Charles Goring était aussi compagnon de la fuite du roi, et que c'était pour le suivre que Caroline se trouvait attachée à ce parti. Le soin de sa vengeance n'en était pas moins actif, sa haine s'accroissait en proportion de ce que lui coûtait cette innocente fille; elle l'accusait de la perte d'Amélia, du sort déplorable d'une jeune personne privée de sa liberté à l'aurore de sa



vie , sans que nul moyen pût s'offrir pour la lui rendre ; Caroline portait tout le poids des maux que l'insensée avait elle-même attirés sur la bienfaisante amie des deux jeunes gens. Milady avait à supporter les chagrins de son mari et les siens. Milord Falcombridge aimait tendrement sa fille , il aimait aussi le jeune Henry ; il ne partageait pas la haine de sa femme contre Caroline ; car la conduite de cette fille , son attachement pour le prince , quelle qu'en fût la cause , n'étaient pas des objets intéressants pour lui ; et la seule chose qui l'inquiétait ,

c'était la part que sa fille avait prise à la fuite du roi, sans même en être sollicitée, car sa lettre prouvait que l'on ne s'était pas adressé à elle, et que c'était d'elle-même, qu'elle avait couru au-devant du fugitif. Cependant Milady ne cessant de l'aigrir contre sa victime, vint à bout d'en faire un persécuteur et d'engager Crumwell à faire plus d'attention qu'il ne l'aurait dû à un être sans consistance et dont la faiblesse ne pouvait pas, selon lui-même, avoir eu beaucoup d'influence sur le départ de Charles Stuart. Politiquement parlant, Ca-

roline était nulle ; Amélia , fille du gendre de Crumwell , était d'une autre importance ; mais il est facile d'étendre les soupçons , et l'âme du protecteur n'était pas assez grande pour limiter ses précautions.

Il avait donné l'ordre d'arrêter Caroline ; Milord Falcombridge , pressé par son épouse , lui remit un jour le signalement de cette infortunée. Soudain il fut envoyé à tous les lieutenants de province , à tous les gouverneurs des châteaux forts , au général Monk , et aux autres capitaines. Caroline fut en-

tourée d'ennemis intéressés à obéir et à plaire au chef de l'état. Quel mouvement contre une fille qui, s'ignorant elle-même, devait confier le repos de sa vie à l'obscurité de sa naissance et de sa fortune !

Ce qui avait engagé milady Falcombridge à prendre tant de précautions contre elle, c'était l'arrivée de son agent Will ; elle se croyait bien certaine que Charles Goring avait d'abord blessé l'autre dans le parc du lord Wilmot, et qu'il l'avait tué dans la chaumière du paysan ; elle avait appris que cet homme était porteur de la lettre

d'Amélia. Tous deux l'avaient surprise à celui qui en était chargé ; mais Déborah ne l'avait point reçue. Ils avaient cru devoir retenir dans leurs mains une partie de l'argent et la lettre qui en faisait mention ; ils avaient contrefait l'écriture de lady Amélia, et remis la copie à la Galloise, afin de l'attirer hors de la maison de Law ; Will avait reçu des informations secrètes sur la route qu'avaient prise Caroline et celui qu'il croyait être Charles Goring ; il fit marcher son compagnon sur leurs traces, tandis que lui-même s'attacha aux pas de Débo-

rah, qui, marchant au hasard, fut moins prompt à trouver celle qu'elle cherchait. Il avait appris que son camarade avait été tué dans la chaumière, par le même homme qui l'avait blessé ; il s'était muni de la lettre et du portefeuille pour les remettre aux mains de milady Falcombridge, et ne pouvait deviner comment la lettre était parvenue en celles du protecteur. Quant aux diamants, il s'en était emparé à Heales chez le sergent Hydes, et n'osant les conserver sur lui, il les avait été déposer à Salisbury chez un officier de justice ; celui-ci, sans

doute saisi de la même crainte, les avait remis en d'autres mains, et il n'avait pu s'en informer avant de fuir. Le jour de l'incendie, il avait enlevé Caroline de la maison du sergent, et l'avait mise en lieu sûr; mais comme il revenait s'emparer aussi de Déborah, il l'avait trouvée près d'une voiture, dans laquelle, à son grand étonnement, il avait reconnu lady Amélia. Déborah sans doute allait aussi la reconnaître, lui parler, faire réclamer la jeune fille, et dans cette extrémité, il n'avait vu d'autre expédient que de lui ôter la vie. Amélia

troublée, prête à s'évanouir, environnée d'une foule nombreuse, ne l'avait pas reconnue. Effrayé lui-même lorsque sir Henry donna l'ordre de l'arrêter, poursuivi par les habitants et les troupes, il n'avait dû son salut qu'à sa fuite précipitée. Mais comme il lui paraissait impossible qu'on découvrit le lieu où il avait enfermé Caroline mourante de frayeur, il assura Milady qu'elle était délivrée d'elle et de Déborah. Ces services importants lui donnaient le droit de réclamer la récompense qui d'ordinaire en est le prix. Mais Adélina ne se



croyait sûre que de la mort de la Galloise , et quant à Caroline, elle pouvait être encore vivante. Elle se contenta donc de donner une partie de cet or, au poids duquel on mesure les crimes, et remit le complément de ses promesses au temps où elle serait assurée de n'avoir plus à craindre la présence de Caroline. Elle se montra même sévère aux yeux de son complice ; elle osa dire que le meurtre et l'incendie n'avaient pas été ordonnés par elle ; qu'elle ne voulait que s'assurer de la liberté de Déborah, jusques au moment où elle aurait privé

Caroline des secours qu'elle pouvait lui fournir; qu'on l'avait mal servie, et qu'elle ne pouvait approuver un tel excès d'inhumanité.

« Vous avez toujours passé mes ordres, lui dit-elle, et sans jamais remplir mes intentions. Me délivrer de cette fille était le but de vos efforts; vous avez fait plus qu'il ne fallait mille fois, et peut-être elle vit encore. Je suis bien malheureuse de n'avoir à mon service que des gens aussi maladroits! Will fut déconcerté de ce langage, il s'était attendu à des récompenses, à son mariage avec Madely, promis de-

puis long-temps , et il trouvait Madely enfermée au château d'Édimbourg : milady très-irritée et déterminée à ne point livrer les sommes promises. Mais réfléchissant que si une pareille femme venait à le craindre , elle pouvait le perdre , il sut feindre comme elle des regrets que ni l'un ni l'autre n'éprouvaient , et demanda des pardons qu'on n'accorda qu'aux conditions qu'il repartirait immédiatement pour s'assurer du sort de Caroline.

Adélina jouissait cependant de prévoir que cette infortunée ne pouvait avoir échappé à une mort fu-

neste que pour tomber entre les mains de Crumwel irrité; le silence qui régna quelque temps sur sa destinée lui fit espérer qu'elle en était tout à fait délivrée. Il ne lui restait plus qu'un seul desir et un seul objet d'inquiétude, c'était de se venger de Charles Goring et de savoir jusqu'à quel point Caroline leur était connue, à quelle famille ils attribuaient son origine, et qui elle pouvait avoir à redouter dans la suite, si l'on découvrait qu'elle l'eût poursuivie avec acharnement. Crumwel était heureux et puissant, il donnait des lois à l'Angleterre, il la

faisait respecter au-dehors ; il était prêt à punir les Hollandais des secours qu'ils avaient donnés au parti de Charles I<sup>er</sup> et de son fils ; le Régent de France envoyait une ambassade auprès de lui ; pendant sa vie, milady Falcombridge pouvait se croire en droit d'abuser de son pouvoir ; mais sa santé chancelante, usée par les travaux, les fatigues et les inquiétudes que lui avait coûtés sa grandeur, pouvait faire craindre à sa fille le moment où il faudrait rendre compte à tout autre qu'à un père. Elle résolut donc d'envoyer son agent en France s'informer du

lieu où résidait mistriss Belmour ; elle le fit venir de nouveau à Londres, lui promit beaucoup s'il lui rendait bon compte de sa commission, et le fit partir.

Cependant Amélia avait été remise entre les mains du gouverneur du château d'Édimbourg. L'officier qui l'avait conduite rendit témoignage de sa docilité, de sa résignation, et le gouverneur lui témoigna des égards. Elle fut logée commodément, on lui accorda toutes les douceurs qui peuvent adoucir le séjour d'une prison ; on lui permit des livres, des instruments de musique, du crayon,

des pinceaux, car elle savait peindre, et le gouverneur lui présentait tous les jours des fleurs rares qu'elle pouvait tracer sur la toile. Les attentions augmentèrent encore, quand elle eut reçu la visite du général Monk qui voulut la voir. Amélia lui raconta l'événement qui l'avait confinée dans une prison; elle le fit avec franchise; quant à ce qui la regardait, elle n'avait rien à cacher. Dans son récit, elle ne ménagea que sa belle-mère, qu'elle peignit comme trompée par de faux rapports; elle parla de Caroline avec toute l'éloquence d'une

sincère amitié : l'éloquence d'une belle personne de vingt ans est ordinairement si persuasive !

Monk cependant, plus dissimulé que Crumwel, ne laissait pas échapper une parole, un geste, un regard qui pût dévoiler sa pensée. Crumwel voulait persuader ce qui n'était pas, Monk voulait cacher tout ce qui était ; il écouta le plaidoyer d'Amélia, mais rien ne fit connaître l'impression qu'il en recevait ; il ne s'occupa que de recommander au gouverneur d'avoir pour elle des égards recherchés : du reste, il ne lui promit aucun service auprès du



protecteur, ne la flatta d'aucune espérance, et la laissa dans cette situation, où l'on n'est ni satisfait ni mécontent d'un homme duquel on peut espérer ou craindre. Il se proposait de quitter bientôt l'Écosse, presque entièrement pacifiée; et comme on croyait son retour plus prompt qu'il ne le fut en effet, sir Henry Claypole l'attendait pour joindre sa troupe à celles qu'il ramenait à Londres. Le lendemain de l'incendie, il reçut l'ordre d'avancer du côté de Worcester, où se ferait la jonction des différents corps. Henry se prépara au départ et ne laissa à

son détachement que le temps de prendre du repos après une nuit aussi fatigante. Les soldats n'ayant plus de logement chez les habitants du bourg, s'étaient jetés dans les ruines de l'abbaye; les corridors, autrefois la demeure des silencieux cénobites, retentissaient du bruit des armes et des chants de guerre; le feu pétillait dans un seul foyer capable de le contenir encore, et quelques curieux parcouraient les restes de cet antique et triste édifice; il ne restait de vestiges d'un jardin que des pins, dont la sombre verdure ajoutait à l'aspect lugubre

des murs dégradés et des débris qui couvraient l'enclos, jadis peuplé sans doute d'arbres fruitiers, de plantes potagères et de fleurs aimables. Plongé dans une profonde mélancolie, Henry, assis sur une pierre détachée depuis peu d'une des hautes tours, pensait à son Amélia, à Caroline, à l'étrange accusation qui pesait sur toutes deux ; on sait ce qu'est l'amour au premier âge, et sans doute il regrettait avec amertume que le soin d'une étrangère eût entraîné son amie dans un malheur semblable ; mais il se rappelait aussi qu'Amélia, plongée dans

cette infortune , n'avait pas montré de ressentiments , qu'elle avait au contraire recommandé Caroline au ministre du lieu. Il communiquait ses réflexions à un jeune enseigne , son proche parent , auquel il pouvait confier ses chagrins ; et quoiqu'il fût naturel d'en vouloir à cette fille , qui semblait avoir quitté Barclay pour s'attacher à Charles Stuart , il promettait de n'épargner rien pour obéir aux desirs de la bienfaisante Amélia. Il y avait une demi-heure qu'ils conversaient ensemble , et que le bruit des militaires , leurs clameurs , leurs chants bizarres et

leurs entretiens bruyants leur laissaient à peine entendre ce qu'ils se disaient, quand le silence succéda au tumulte ; c'était le moment du repas. Alors Henry crut entendre des gémissements : il se lève, il écoute ; son chien, couché à ses pieds, dresse les oreilles, et courant autour des murs, s'approche d'une ouverture excessivement étroite, flaire, remue la queue en signe de joie, tourne autour de cette fente, traversée par des barreaux de fer, et gratte la terre comme pour s'ouvrir un passage. C'était un chien de chasse qui avait appartenu à lady Amélia ; elle

l'aimait beaucoup, elle le lui avait donné lorsqu'il avait quitté avec Crumwel le château de l'hermitage. Qu'on juge s'il était cher à sir Henry! Il crut que l'animal avait senti quelque pièce de gibier réfugiée dans quelque trou, et craignant qu'il ne se blessât, il le rappelle. Le chien revient, s'assoit devant lui et se met à hurler; sir Henry se lève une seconde fois, le chien le regarde et court de nouveau au même endroit, il revient sur ses pas, le regarde encore, retourne à son poste, aboie et gratte encore avec tant d'empressement que la terre cède;

une pierre se détache et roule dans une cave profonde. A ce bruit succède un cri d'effroi ; Henry, certain qu'une créature humaine est renfermée dans ce lieu souterrain :

« Cherchons, dit-il à son jeune » ami, et tâchons d'être seuls. »

Ils tournent l'un et l'autre autour du bâtiment ; ils entrent dans une chambre spacieuse, qui, par la disposition du lieu, leur paraît avoir été une cuisine ; une porte se présente dans un enfoncement, mais elle est fermée, elle est traversée par des barres de fer, et il semble difficile de la forcer. Cependant, comme

depuis le règne d'Henry VIII, les planches, quoique épaisses, avaient souffert de l'humidité, elles cédèrent aux efforts d'un homme robuste qu'Henry fut contraint d'appeler à son aide; avec un levier, on parvint à faire sortir la porte de ses gonds, et la serrure se brisa. Pendant ce temps, le chien trépigait d'impatience, et dès qu'il put passer, il se précipita dans un escalier assez profond. — Quand on y fut descendu après lui, on le trouva léchant le visage et la main d'un jeune homme étendu à terre, et n'ayant de connaissance que ce



qu'il en fallait pour repousser faiblement des caresses peu précautionnées. Les trois libérateurs l'emportèrent et lui firent respirer un air plus pur ; ses cheveux lui couvraient presque le visage ; Henry les écarte pour lui présenter des sels ; il tressaille, jète un regard sur son ami et se tait. Le jeune homme ouvre un œil appesanti, le fixe sur lui, et par le même sentiment de discrétion qui tient à sa sûreté, il lève les mains au ciel, les joint ensuite, et garde le silence. Henry lui fait apporter du vin, il en avale un peu, et ses forces renais-

sent. Mais que faire de lui ? Comment l'exposer aux regards d'une soldatesque désœuvrée, curieuse et peu discrète ! Le jeune enseigne avait compris le regard de son capitaine ; d'ailleurs il était clair que le chien reconnaissait bien cette personne, qu'en effet il avait vue plusieurs fois et qui souvent l'avait gardé quelque jours. Il emmena le soldat dont on avait eu besoin, et lui recommanda la discrétion. Cet homme était né en France de parents anglais et n'était revenu que vers l'âge de douze ans en Angleterre. Il tenait de son pays natal

beaucoup de vivacité, d'intelligence et d'empressement à servir l'humanité. Il avait des parents âgés proches du lieu où l'on était campé ; il offrit d'y conduire le jeune homme , si Henry pouvait lui obtenir un congé de quelques heures, sous un prétexte de santé. Pendant ce temps , Henry était demeuré seul auprès de celui qu'il avait si heureusement délivré à l'aide de son chien. On sent que c'est la malheureuse Caroline. Dès qu'elle n'eut que lui pour témoin : « Est-ce vous , lui dit-elle , à qui je dois la vie ? — Est-ce vous , Caroline , répondit-il , à qui je l'ai sau-

vée? Et comment vous trouvez-vous ici? — On m'y a portée lorsque la maison du sergent Hydes a été en feu; sous le prétexte de me sauver, un malheureux, qui sans doute voulait ma mort, m'a enfermée dans ce lieu souterrain et m'y a laissée sans pitié. Sans vous, la terreur et la faim auraient terminé mes jours. — Savez-vous que le village est entièrement consumé? — Consumé, dites-vous!.... Eh! qu'est devenue Déborah? — Henry garda le silence, Caroline l'entendit et versa d'abondantes larmes..... Elle n'est plus!... s'écria-t-elle... Grand Dieu!

que vais-je devenir. Pauvre Déborah ! vos montagnes étaient le seul asile qui me fût désormais offert. — Henry aima mieux lui laisser croire qu'elle avait péri dans les flammes, que d'arrêter sa pensée sur l'image de cette femme assassinée sans doute à cause d'elle. Bientôt il lui parla d'Amélia. — Surcroît de maux, reprit vivement Caroline.... — Quoi ! il faut encore que je coûte la liberté à ma bienfaitrice !... O lady Amélia !... Que puis-je donc faire pour vous ? Que n'ai-je péri dans ce tombeau où l'on m'avait plongée vivante !.... Que n'ai-je péri plutôt

encore avec M. Melvil ! Éloignez-vous de moi, sir Henry ; je traîne à ma suite le malheur qui m'accable ; laissez-moi seule et sans secours...

— Moi ! s'écria Henry, non jamais ! vous souffrez, Caroline, et vous êtes chère à lady Amélia ! » Caroline ne répondit que par des larmes. Il en vint enfin à lui faire des questions sur Charles Stuart. Oui, lui dit-elle, c'est avec ce prince qu'on m'a rencontrée ; c'est à lui que j'ai rendu des soins ; c'est avec lui que j'ai partagé les bienfaits d'Amélia. Cet homme était malheureux ; mes faibles services ont pu lui être utiles,

ce n'est pas du roi d'Angleterre que j'ai eu pitié ; c'est d'un homme souffrant comme moi, errant comme moi, et j'ai dû passer en France avec lui. Si l'on regarde cet acte d'humanité comme une trahison envers le gouvernement, on se trompe ; nul autre intérêt ne m'a guidée ; je n'espérais de lui que de retrouver sous un autre ciel mes amis, mes protecteurs, mon époux et sa mère, et j'ai couru avec lui plus de dangers que je n'aurais pu en courir seule. « Henry lui demanda pourquoi elle l'avait quitté. » Quand nous pensâmes être arrêtés à Lyme, dit-

elle, et que nous revînmes à Héales, je suivais sur un mauvais cheval, quand nous rencontrâmes un régiment de cavalerie avec lequel je vis Charles Stuart obligé de faire route. La peur me saisit, mon cheval s'effraya aussi du bruit des armes et des tambours ; il voulut reculer ; je ne le retins point, et il m'emporta loin du sentier où la troupe défilait. Je repris bientôt un peu de calme, et je voulus gravir la montagne afin de voir de loin ce que devenaient Charles et son compagnon. Comme j'étais à couvert sous les arbres qui en ombragent le sommet, un coup



de feu tiré à vingt pas de moi effraya l'animal, qui, faisant un écart, me jeta si rudement contre un arbre que je perdis connaissance. En revenant à moi, je me trouvais dans les bras d'une vivandière du régiment qui s'était arrêtée en chemin pour se délivrer d'un enfant qu'elle portait dans son tablier. Quoique grossière, elle était humaine ; elle prit soin de moi, me prenant pour un jeune garçon, car sous un grand manteau dont j'étais enveloppée, j'avais repris ces habits que m'avait fait faire John Barclay. Comme l'enfant était à peine couvert, je voulus

prendre dans mon porte-manteau du linge et quelques vêtements de femme ; mais le cheval avait profité de sa liberté pour s'échapper, je ne le retrouvai plus et mes recherches furent vaines. Cette femme alors me pressa de la suivre ; la nuit était venue, l'air était piquant, l'enfant était malade, la mère épuisée ; nous cherchâmes un asile dans une chaumière de bûcheron, d'où nous ne pûmes partir que le lendemain au soir. En arrivant à Héales, le hasard me conduisit chez Hydès, où sir Windham était encore, mais Charles II était parti, et j'appris

combien il avait été affligé de m'avoir perdue. Sir Windham me recommanda aux soins du sergent, et me remit des diamants que le roi avait laissés pour moi. Mais il ne pouvait rester dans ce lieu, et je n'aurais pu suivre un homme inconnu qui n'avait pas de retraite à m'offrir. Le désespoir d'avoir perdu la seule occasion qui pouvait me conduire en France, la fatigue que j'avais éprouvée, me firent tomber malade; on m'a dit que j'avais été en danger, on m'a dit que j'avais perdu long-temps l'usage de ma raison. Ah! que j'étais heureuse

alors! Mais, quand je revins à moi et au sentiment de mon malheur, je vis auprès de moi Déborah envoyée par lady Amélia et le bon Law; elle avait, je ne sais par quel enchantement, suivi mes traces et m'avait enfin rejointe à Héales, où elle m'avait trouvée dans le délire et m'avait réclamée sous le titre de son fils; car Hydes et sa femme connaissent seuls mon sexe et mon nom. Law consentait à se priver d'elle pour qu'elle me fît passer dans le pays de Galles, où sa maison lui appartient encore et se trouve placée au pied du Snowdon.

Je n'ai pu apprendre d'elle le motif qui l'attache à moi. Déborah était bonne, humaine, généreuse, mais sauvage et peu communicative. Elle était dépositaire d'un secret qui me regarde ; je ne saurais douter qu'elle ait eu des relations avec M. Melvil, mais elle a été impénétrable aujourd'hui, et tout est perdu avec elle. Elle attendait que mes forces me permissent de faire une longue et pénible route, quand, nous étant promenées l'une et l'autre aux environs d'Héales par un beau jour, et afin de reprendre un peu de vigueur, nous nous aperçûmes en

arrivant que nous avions été volées; on avait forcé des tiroirs et l'on avait pris les diamants de Charles Stuart, et l'argent qui m'était resté, et celui qu'avait apporté Déborah. Nous questionnâmes nos hôtes, incapables de nous trahir; ils n'avaient ni vu ni entendu personne; on s'était introduit sans doute avec beaucoup d'adresse, et la nature des effets qu'on nous avait dérobés ne nous permettait pas de faire beaucoup de perquisitions. Il nous restait de quoi faire notre route, mais point assez pour nous établir dans la maison de Déborah. Elle fit

écrire à son maître par Hydes et le fit prier d'en envoyer dans le pays de Galles, et nous nous préparions à partir lorsqu'enfin hier soir nous entendîmes crier au feu, et nous réveillant en sursaut, moi, qui, par l'ordre de Déborah, couchais toujours toute habillée, je me précipitai vers la fenêtre, et l'air ayant comprimé la flamme qui s'élevait du bas de la maison, je m'en trouvai subitement enveloppée et reculai d'effroi. Au même moment, un homme, qui avait placé une échelle, s'élança dans la chambre et se saisit de moi, malgré les cris de Déborah

qui me tirait vers elle avec violence ; déjà le feu s'était communiqué à plusieurs maisons voisines, déjà la rue était pleine d'habitants qui emportaient aussi les vieillards et les enfants. Celui qui s'était chargé de moi m'apporta sans doute ici ; j'avais apparemment perdu connaissance, car je me suis trouvée dans ce lieu sombre sans pouvoir d'abord démêler comment et pourquoi je m'y trouvais. Le misérable est sans doute encore un agent de milady Falcombridge ; sans doute sa vengeance me poursuit toujours, et sans doute que c'était enfin à une



mort lente et douloureuse que j'étais réservée. Plaise au Dieu qui vous a conduit, que l'incendie d'un village entier ne soit point un crime commis pour assassiner un être infortuné qu'on devrait laisser vivre et languir dans la misère et l'oubli ! On va plus loin qu'on ne veut dans cette horrible carrière, et des maux incalculables peuvent résulter d'un acte de violence dirigé seulement contre une victime désignée. Je ne doute point, sir Henry, que mon cheval ne soit tombé dans quelques mains perfides qui se sont emparées de la lettre de lady Amélia, et qu'on

ne se soit servi des pierreries du roi pour me convaincre de la trahison dont on m'accuse. — Ciel ! dit alors sir Henry , serait-ce donc Adelina qui aurait accusé sa belle-fille ? Quel trait de lumière ! Lady Amélia avait pénétré la passion insensée de cette femme pour Charles Belmour ; elle s'y est opposée , elle vous a pris l'un et l'autre sous sa protection ; elle vous a voué cette amitié qui , dans les âmes généreuses , s'accroît par les difficultés et par chaque service qu'on rend aux objets aimés. Milady est capable d'avoir étendu sa vengeance sur cette respectable

filie. — Lady Amélia me dicte mes devoirs, reprit Caroline ; je vais me livrer moi-même à mes ennemis et justifier ma bienfaitrice. Je déclarerai que c'était Charles Stuart que j'avais rencontré, que je l'ai accompagné, mais que lady Amélia fut trompée par le nom, l'âge et les rapports qui pouvaient se trouver entre le prince et le fils de lady Goring ; qu'elle me croyait avec lui, et que sans doute elle savait que ce dernier était exposé à des dangers qu'elle ne pouvait m'expliquer. — Ils ne vous croiront pas, chère Caroline, et en vous perdant, vous ne

sauverez pas Amélia ; elle vous a crue avec lui, elle l'a dit et on ne l'a point écoutée. — On en croira davantage celle qui viendra se dévouer, que celle qui cherchait à se défendre. — On regardera de votre part cet aveu comme un sacrifice dont vous voulez payer celui que vous a fait Amélia. Renoncez à ce projet inutile ; laissez faire au temps et à mes soins ; je retourne à Londres, je verrai milady Falcombridge et son époux ; je prendrai les conseils de ma mère ; ne nous occupons pour le moment que de vous trouver une retraite. — En ce

moment parurent le jeune enseigne et le soldat qui apportaient au jeune homme des aliments propres à réparer ses forces. Concevoir un projet et l'exécuter, c'est le même instant pour un Français. Déjà il avait parlé à ses chefs, déjà il avait obtenu la permission de rester deux jours dans les environs; déjà il avait intéressé un vieux capitaine qui lui avait avancé quelque argent. « Je vous réponds de cet enfant, mon officier, dit-il à Henry; confiez-le-moi et je le mènerai chez mes vieux parents; avec cette petite monnaie, car ils ont bon cœur et peu de moyens, je

vous promets qu'il sera mieux qu'aucun de nos lords. — Il ne faut pas qu'il soit connu. — Le diable ne saura pas qu'il est là. — Garde ton argent, mon ami ; tu es généreux et brave, je te connais, mais tu as des besoins, et moi je n'en éprouve aucun. — Partez, mon officier, je vais conduire le petit camarade, et ne vous inquiétez de rien. Henry avait remarqué le silence de Caroline lorsqu'il avait voulu la dissuader de se rendre à Londres ; il lui répéta encore qu'elle se perdrait sans faire aucun bien, et lui fit promettre de suspendre toute démarche avant

d'avoir eu des informations de sa part. Il fallait la quitter ; il la confia au jeune français ; et se mettant à la tête de sa troupe , il dirigea sa marche par un côté opposé à celui que prit Caroline avec son nouveau guide. Le soir même il arriva chez ses parents avec elle sans avoir eu la moindre idée de son sexe , et l'ayant recommandée à ces braves mais pauvres gens , ravis de rendre un service , il la quitta après l'avoir embrassée très-amicalement et avoir juré qu'il viendrait la revoir , et qu'il fallait absolument qu'elle prît le métier des armes quand son af-

faire serait arrangée ; car il supposait que c'était une intrigue d'amour, et que le beau garçon avait fait quelque conquête au dessus de son rang, et se trouvait poursuivi par les parents de sa maîtresse. Rien dans leur conversation n'avait pu lui faire présumer ainsi des raisons qui la forçaient à se cacher ; mais il faut que l'imagination des Français travaille ; elle est frappée d'un fait, il faut qu'elle en pénètre les causes, et si elle ne rencontre pas juste, elle compose un roman qui acquiert la consistance de la vérité jusqu'à ce que la vérité se découvre ; et



comme enfin il y a presque toujours quelques rapports avec ce qu'on a imaginé, le joyeux inventeur s'y raccroche et dit au moins qu'il avait deviné assez juste. Caroline le laissa dans l'erreur et le vit partir avec regret; car son caractère vif et enjoué l'avait distraite des sombres pensées qui l'accablaient. « Adieu, lui dit-il; dans un mois je dois avoir mon congé, et je vais prier sir Henry de me charger de tout ce qui pourra vous être utile; car vous êtes vraiment aimable, un peu trop sérieux pour votre âge, mais vous deviendrez comme moi quand vous

aurez oublié votre petit chagrin. Sir Henry vous tirera d'affaire, car il est aussi généreux qu'un Français. . . . Un peu grave comme vous, un peu l'air d'un vieux jeune homme, mais brave et bon cœur. Adieu, je serai toujours votre ami, si pourtant vous n'êtes pas d'un état qui ne me permettrait pas ce mot là ». Caroline sourit, le remercia, l'assura de sa reconnaissance, et demeura dans la retraite qu'il lui avait choisie.

---

## CHAPITRE XI.

**E**LLLE se trouvait dans une situation tout à fait nouvelle; les parents du jeune français étaient presque Gallois; elle retrouvait le caractère agreste et silencieux de Déborah; ils étaient pauvres, si les gens du monde appèlent ainsi la possession de tout ce qui suffit largement aux besoins d'une vie simple et frugale; mais ils n'étaient point misérables, sir Henry leur avait envoyé de quoi traiter leur

hôte avec délicatesse. Et comme ils n'avaient pas même l'idée de ces besoins factices qui corrompent les âmes bien plus que les besoins réels, ils avaient trop de probité pour ne pas employer ce qui lui avait été remis, Caroline s'aperçut que l'on avait soin d'ajouter pour elle à ce qui faisait l'ordinaire de la famille; elle se défendit de toute espèce de distinction; et dès qu'elle voulut absolument vivre comme eux, les bonnes gens obéirent et l'en aimèrent davantage. La maison était simple; pour ornement intérieur, des murs blanchis et très-propres, des us-

tensiles luisants et rangés avec ordre. A l'extérieur, des murs tapissés de vignes, dont les branches s'étendaient jusque sur les croisées des chambres d'en haut; près d'elle, une étable où vivaient paisiblement deux vaches qui partaient dès le matin pour aller aux champs sous la conduite d'un pâtre du village voisin. Dans une petite cour, quelques poules dont la bonne femme avait soin; de là, on descendait quelques marches pour arriver au jardin. Une allée droite se présentait; de chaque côté régnaient deux plates - bandes ornées d'arbustes

odoriférants et de fleurs agréables; il y avait surtout deux rosiers de l'espèce que nous appelons en français *rose-pompon*, qui formaient un buisson arrondi, sans avoir été taillé ni assujéti, et fournissaient des milliers de fleurs qui se renouvelaient continuellement pendant près de trois mois de la belle saison; les carrés voisins étaient remplis de légumes qu'on avait soin de semer à temps pour fournir toute l'année. A l'extrémité de l'allée, on en trouvait une autre transversale, formée par des tilleuls et terminée de chaque côté par un berceau impénétrable

aux rayons du soleil. Au milieu de cette allée , en face de la maison , on descendait par sept ou huit marches de gazon dans un verger peuplé de pruniers , de pommiers , de cerisiers , d'abricotiers , de poiriers , et dans lequel serpentait un ruisseau dont l'eau claire et limpide entretenait une aimable fraîcheur. Cette partie du jardin était enclose d'une simple haie , et une porte située à l'extrémité conduisait dans une prairie , que terminait une petite rivière dans laquelle on pêchait d'excellent poisson. Le jardin d'en haut était clos de murs ; il y avait dans

les deux ailes, qui s'étendaient plus loin que le verger, beaucoup d'arbres fruitiers en plein vent, et les murs étaient aussi tapissés de beaux et fertiles espaliers (1). Plus loin,

---

(1) Cette description est d'après nature : si je l'ai placée en Angleterre, c'est qu'elle convient à tous les pays, où l'on peut se faire l'image de la plus aimable retraite que puisse offrir la nature, et ce qui suffit à l'art, ou plutôt à l'industrie pour l'embellir. Ceux dont les mœurs ne sont pas altérées par le luxe et les habitudes qu'il fait contracter, pourront se dire qu'en introduisant dans un pareil hermitage, les liens sacrés de famille, et les nœuds de



par une porte, près de l'étable, on traversait une petite ruelle qui conduisait à une vaste houblonnière, dans laquelle il y avait encore des fruits, des légumes et des fleurs; une autre porte donnait dans les champs, le long de la rivière, et les montagnes qui environnaient cette habitation, de concert avec son exposition au midi, la défendaient de tous les vents funestes à la végétation, et offraient aussi dans leurs con-

---

l'amitié, on a pu y passer peut-être les instants les plus heureux de la vie. C'est ce qui m'est arrivé.

trastes et la variété de leurs aspects tous les charmes du site le plus pittoresque. Ce fut dans cette demeure que Caroline passa près d'un mois, séparée du genre humain; elle y aurait été heureuse, sans les souvenirs qui l'assiégeaient. Au milieu des dangers, elle avait appelé Charles Goring à son aide; plus tranquille, elle aurait voulu que Charles eût partagé ce moment de calme. C'est ainsi que partout vous vous rappelez la mémoire de ceux que vous avez perdus, ou pour un temps, ou pour toujours. On croit qu'on serait moins malheureux s'ils étaient

auprès de vous ; on sent qu'on serait plus heureux s'ils avaient leur part des jouissances qu'on éprouve ! L'ordre de la nature exige sans doute cette succession des êtres sur la terre ; mais le sentiment, plus fort que le raisonnement, voudrait que les familles bien unies, les amis bien intimes, disparussent en même temps, et que nul ne restât debout la dernière colonne du temple de l'amitié. C'est un délire peut-être ; mais loin de se faire un reproche de s'y livrer, on désirerait, peut-être pour le bien des sociétés, que beaucoup d'hommes s'égarassent ainsi dans

un ordre idéal, qui ne peut être blâmé par ceux-là même à la sensibilité desquels il n'offre pas une idée flatteuse.

Le calme de la nature, le silence des campagnes, le chant des milliers d'oiseaux dont cette paisible demeure était peuplée, la pureté de l'air et la franche hospitalité des maîtres rendirent à Caroline ce que tant de malheur lui avait arraché, la force et le sommeil. Elle attendait des nouvelles de sir Henry ; la France, ce climat heureux, cette terre, où Mistriss Belmour et son fils respiraient en liberté, la France

et ses beaux rivages étaient toujours présents à sa pensée. Mais elle ne perdait pas de vue lady Amélia, et loin d'elle la pensée de jouir de la présence de sa mère et de son époux, si elle avait abandonné la terre où sa bienfaitrice languissait dans les fers ! Comment parvenir à la justifier ? Errante dans l'enceinte de cette aimable solitude, ou sur des collines aussi solitaires que le jardin, elle roulait dans sa tête mille projets sans consistance, et commençait même en ce lieu paisible à trouver le temps long, lorsque le jeune français reparut. Il apportait des

lettres de sir Henry , qui défendait encore de sortir de la retraite avant que toutes les troupes répandues en Angleterre fussent réunies et dispersées suivant leur destination , une partie en Irlande , une autre à la guerre contre la Hollande , et le reste dans les différentes garnisons ; mais ce n'était pas là l'intention de Caroline » Je voudrais , dit-elle , aller à Edimbourg. — A Edimbourg , quoi faire ? — Je veux m'introduire au château. — Comment , au château ? pourquoi , comment ? — Comment , je ne sais ; mais pourquoi , le voici : il faut que j'y voye quelqu'un qu'on

y a enfermé. — Qui donc ? — Lady Amélia Falcombridge. — Ah ! c'est donc elle... pas mal, mon camarade, pas mal en vérité ! ça voyons , cela est difficile, mais non pas impossible. Il faut essayer. — En avez-vous le courage ? — Sans doute, et vous, mon petit frère ? — Je braverais tous les dangers pour y réussir. — Eh bien, partons , introduisons-nous au château ; voyons lady Amélia ; enlevons la , s'il le faut. — Ah ! si je le pouvais ! — Il faut voir. A-t-elle des femmes auprès d'elle ? — Une seule je pense , et qui lui est très-attachée. — Est-elle jeune et jolie ? — L'un et

l'autre ; mais que cela vous fait-il !  
— Cela fait beaucoup , mon camarade ; croyez-vous qu'on ne prend pas plus d'intérêt à une jeune et jolie femme qu'à une autre ? Un peu d'intérêt à la chose ne nuit pas. Vous délivrerez peut-être la maîtresse ; moi , je sauverai la suivante , et l'on fait bien quelque chose pour un libérateur. — Il n'est pas question d'amour ici ; la seule amitié.... — Oui , l'amitié , comme vous dites fort bien ; entre jeunes gens de tout état, c'est toujours d'amitié qu'il s'agit ! Oh , c'est une belle chose que l'amitié ! c'est elle qui fait courir après



sa belle ; on la suit, on l'enlève, on l'épouse, et le tout par amitié. Allons, que l'amitié nous conduise, et voyons où elle nous mènera ! »

Le dessein fut pris le même jour, et l'on en remit l'exécution au surlendemain. Lewis ( c'était le nom du jeune anglais ) né en France , fit beaucoup de questions à Caroline ; les Français sont curieux , on ne peut le nier , et Caroline s'attacha, sans rien dire de faux , à lui persuader qu'elle était née dans un état supérieur au sien , afin de mettre des bornes à une familiarité dangereuse , et d'autoriser toutes les pré-

cautions qu'elle devait prendre. Lewis, convaincu de l'intérêt que sir Henry prenait au jeune homme , n'eut pas de peine à se persuader qu'il était l'égal de son capitaine , et n'osant bientôt plus le nommer son camarade , il finit par ne l'appeler que *monsieur Charles* , et lui parler avec respect. Contente d'en être venue là , elle ne s'arracha qu'avec peine de l'asile qu'elle abandonnait peut-être pour toujours. Cependant elle espérait y revenir assez tôt pour y attendre encore de nouvelles instructions de sir Henry. Les vieux amis avaient en réserve la somme

que Lewis leur avait apportée , et ils la lui remirent à son départ. Caroline ne voulait pas la reprendre, mais ils lui dirent qu'ils l'avaient reçue pour le traiter autrement qu'eux ; qu'il ne l'avait pas voulu , et qu'ils ne pouvaient garder ce qui ne leur appartenait pas. On ne fait pas varier les Gallois dans ce qu'ils ont arrêté : il fallut céder. On partit , et dans la route , Lewis montra beaucoup d'attention et de déférence pour monsieur Charles ; l'une et l'autre lui rappelaient John Barclay : elle le nomma ; Lewis le connaissait. Caroline lui demanda

si elle savait ce qu'il était devenu.  
» Il est en France. — En France ?  
— Oui. — Et comment en France ?  
— Il fut pris après la bataille de Worcester : des soldats le trouvèrent dans un bois ; ils le crurent du parti de Charles II. Ils l'emmenèrent à Londres ; on trouva sur lui beaucoup d'or ; on le jeta dans les prisons. Lady Amélia engagea son père à le réclamer ; il prouva qu'il était propriétaire de beaucoup de marchandises qui étaient expédiées pour Londres ; mais, en accordant sa mise en liberté, milord protecteur exigea qu'il passât en pays étranger

et lady Amélia l'envoya en France: c'est moi qui l'ai conduit à Plymouth où il s'est embarqué. » Caroline fut satisfaite de savoir au moins que celui-là n'était pas victime de son attachement pour elle , et se flatta que la bienfaisante Amélia l'avait chargé de découvrir où étaient ses amis.

Au bout de quelques jours de marche , ils arrivèrent à Edimbourg sans aucune rencontre fâcheuse. Là , Lewis se logea séparément de son compagnon pour ne pas attirer les regards sur deux étrangers ; il commença bientôt à former ce

qu'il appelait son plan d'attaque. Il rencontra bientôt un soldat avec lequel il avait fait la guerre d'Ecosse. Cet homme le reconnut, l'embrassa; les compagnons d'armes se retrouvent toujours avec un extrême plaisir. On entra dans une taverne, où le vieux ami ne manqua pas d'offrir un régal au nouveau venu; Lewis rappela dans la conversation les affaires où l'on s'était trouvé; il exalta le courage du camarade, et lui dit que sans doute il était bien récompensé. « Pas trop, dit le caporal, je ne suis encore que sous-officier, comme tu vois, et j'en sais

bien d'autres plus avancés, qui n'en ont pas fait autant que moi : mais chacun pour soi, Dieu pour tout. J'ai fait mon devoir ; et quand on l'a fait, on peut regarder tout le monde en face. — Mais quel service faites-vous à présent ? Je suis tous les cinq jours de garde au château. — Ah ! et avez-vous beaucoup de prisonniers ? — Pas beaucoup maintenant : ils ne sont que six , et une jeune femme , fort belle, ma foi , et si douce ! c'est en vérité un petit mouton. — Vous la nommez. — Chut, parle bas, mon brave ; ça ne se dit qu'à l'oreille , ça ! c'est la fille de milord Falcombridge. — Oh ! oh ! par quel hasard ?

— Ah ! c'est cela qu'il ne se dit pas. Au corps de garde , il se fait bien des histoires , mais bah ! ce sont des secrets que nous ne savons jamais, nous autres. — Eh sans doute elle est bien resserrée ? Elle , oh non ! pas du tout ; elle a un beau logement , dont les fenêtres ne sont pas grillées, elle va se promener au jardin quand elle veut. Milord gouverneur a pour elle toutes sortes d'égards, le général est venu la voir le jour qu'il croyait partir pour l'Angleterre. — Elle est donc contente de son sort ? — Ah ! contente , c'est autre chose ; je crois bien que c'est comme un oiseau



en cage. Il est là qui chante , qui saute , qui semble bien gai , mais donnez-lui la clef des champs , et vous verrez s'il y restera. — Elle est là toute seule? — Non parbleu , elle a auprès d'elle une vieille sorcière plus laide que l'enfer , qui va toujours grondant , et qui a auprès de cette pauvre petite l'air d'un vrai Cerbère ; mais en revanche , elle a aussi une petite Sarah qui est bien la plus gentille petite friponne qu'on puisse voir ; ça est jeune , ça est frais , toujours riant , sautant , chantant ; elle est vraiment à manger. — Camarade , comme vous prenez feu ! cette petite Sarah semble vous tenir

au cœur ? — Ah ! mon brave , si je n'avais que vingt ans ! mais je serais un fou de m'aller amouracher d'une jeune fillette de dix-huit , et encore , élevée auprès d'une dame de la cour ! tout de même , c'est qu'elle est bien jolie , et vrai comme je le dis , c'est qu'elle me parle volontiers ; comme quand je suis de garde au poste , c'est moi qui la suis à la promenade , et qui accompagne ceux qui lui portent à manger , elle et sa belle maîtresse ont toujours quelque chose de gracieux à me dire , et même la jeune lady m'offre par fois un verre d'excellent vin ; ça ne se refuse pas , du vin , surtout pour

boire à sa santé et à celle de Sarah !  
et puis , ça fait enrager la vieille ;  
c'est un plaisir de plus : ce n'est pas  
pourtant, je crois, tout à fait pour  
moi, toutes ces cajoleries de Sarah,  
car elle m'a offert une fois deux belles  
guinées pour faire passer une lettre,  
mais goddham, c'est que cela est bien  
épineux... — Et qu'avez-vous fait ?  
— Ah, ce que j'ai fait... Camarade...  
— Eh bien... — Eh bien, répondit-il  
en tirant de sa poche un vieux por-  
tefeuille de cuir..... Voyez-vous,  
camarade.. ? c'est que les voilà, les  
deux guinées.— Vous avez donc fait  
passer la lettre. ? — Ma foi, camarade,

qui voulez-vous qui résiste à deux jolis yeux , comme ceux de Sarah? — Oh! cela ne se peut pas. — A l'air de douceur de sa maîtresse , et à deux guinées que je n'avais jamais eues de ma vie! — Impossible, mon brave! — Et une lettre , au bout du compte , quel mal ça peut-il faire? — Aucun; c'était à quelqu' amoureux sans doute. — Ah! je n'en sais rien , je ne sais pas lire , et comme vous pensez bien , on ne va pas divulguer le secret d'une femme.....! — Fi donc , cela ne se fait jamais..... Si bien donc que la lettre est partie. — Oh! elle est bien loin , si elle a

toujours couru, comme je le crois.» Lewis ne voulut pas en savoir davantage pour ce jour-là ; il proposa au camarade de lui rendre le repas qu'il avait accepté : ils prirent jour et il revint joindre Caroline. De faire partir une lettre pour deux guinées de récompense, à introduire quelqu'un dans le château pour une plus forte somme, il ne manquait que la possibilité de le faire, et l'on résolut de le tenter ; un Français et une jeune fille ne font pas de bien profondes réflexions. A la seconde entrevue, c'était le lendemain du jour de garde, Le-

wis demanda au vieil amoureux des nouvelles de sa gentille Sarah. Ce soldat bavard, comme de coutume, ne se refusa point à parler de la jeune fille. Lewis lui demanda si l'on avait eu réponse à la lettre. -- Non, dit-il; et la jeune dame est triste; elle pleure, quelquefois, si doucement que cela fait pitié. -- Lewis ne doutait pas que Caroline ne fût l'amant à qui la lettre était adressée, et Caroline s'était bien gardée de le désabuser. Camarade, dit-il au soldat, si je vous disais une chose, garderiez-vous le secret? -- Oui pardieu. -- Et si je vous

offrais vingt guinées, les prendriez-vous?—De bonne foi, mon brave, est-ce donc que cela se refuse? — Eh bien, l'amant de la jeune lady est dans Edimbourg.—Pas possible; — Cela est; il faut que les deux jeunes gens se voyent.— Oh! mon camarade, impossible! — Non.— impossible, vous dis-je.— Eh non, vous dis-je aussi. — Croyez-vous qu'un jeune officier se mette dans la poche comme une lettre? ça est bien facile à prendre un papier; ça ne tient pas de place, mais un homme! et je serais perdu, moi, si jamais j'étais seulement soupçonné.

— Oui, je sais qu'il y a du danger, mais il y a vingt guinées à gagner.

— Je sais bien ; c'est ma fortune faite, mais aussi..... Allons, camarade, de l'intelligence et vingt guinées, peut-être plus. — Cela est vrai, allons promener au dehors, et nous penserons plus en liberté. »

Ils allèrent faire le tour de la ville ; le camarade apportait toujours quelques raisons contre le projet dont le résultat lui semblait bien séduisant ; aux obstacles qu'il prévoyait, Lewis répondait par *vingt guinées* et comme il n'y avait de résistance que par la crainte d'être découvert,



il demanda une nuit pour songer encore , et se résoudre à gagner une somme , qui à cette époque faisait en effet une fortune pour le vieux militaire.

Il fallait attendre quatre jours , et le camarade promit de tout observer , et de rendre compte des moyens qu'il aurait découverts. Le lendemain , il vint tout joyeux dire qu'il avait eu le temps de dire un mot à Sarah , qu'elle l'avait entendu , et l'avait conjuré de procurer l'entrevue qui , disait-elle , rendrait le repos à sa maîtresse. Savez-vous , ajouta-t-il , que cette aimable pe-

tite Sarah m'a promis de m'écouter quand je lui parlerais ? — Quand vous lui parleriez ? de quoi ? — Eh ! mon dieu , de ce qu'on dit si volontiers à une jolie fille ! — Ah ! je vous entends. — Et puis elle m'a donné des choses précieuses , là , des choses qui ne sont pas pour tout le monde. — Quoi donc ? — Tenez , camarade , voyez , un peu de thé ; un petit sac de café , et puis des graines avec quoi je ferai ma fortune : semées dans mon petit jardin , j'en fournirai le gouverneur et tous les milords d'Écosse (1).

---

(1) Ce fut vers 1660 que l'on intro-

— C'est très - bien , mon brave ,  
mais que s'ensuit-il de là ? — Eh  
bien ! — Eh mais ! est-ce qu'on  
peut refuser sa fortune et un peu  
de complaisance de Sarah ? écou-  
tez , il faut que votre gentilhomme  
prène des habits bien simples , oh !  
mais bien simples , entendez-vous ?  
— Des habits de paysan , par  
exemple. — Oui , c'est cela. — J'ai  
demandé à milord gouverneur la

---

duisit en Angleterre le thé , le chocolat et  
le café. On y vit paraître aussi dans le  
même temps , les asperges , les artichaux ,  
les choux-fleurs , et une grande variété  
d'herbes potagères.

permission d'amener mon neveu avec moi, à la première garde, et il me l'a donnée de bonne grâce. Un de nos soldats qui est à l'hôpital militaire, a son billet de sortie pour ce jour-là. Comme le drôle a une petite maîtresse dans la ville, il sera curieux d'aller passer quelques heures à causer avec elle ; vous êtes de sa taille, vous viendrez vers la brune avec ses habits. Vous arrivez, je vous mets en faction sous les fenêtres de la jeune lady ; son balcon donne sur une cour, à l'aile gauche du château ; je glisserai une échelle de corde à

Sarah, et quand la vieille sera couchée et endormie, votre jeune amant montera; car de penser à séduire quelqu'un dans l'extérieur, il n'y faut pas penser. — Bien, mon camarade, bien; les vingt guinées sont à vous. — Et la jolie Sarah, elle m'aimera un peu? — Oh! cela, mon brave, cela n'est pas de notre marché, car je n'en sais rien; » et notre Français au fond de l'âme, ne doutait pas d'avoir la préférence sur un vieux soldat, s'il pouvait seulement voir un moment la gentille compagne d'Amélia.

Tout réussit comme ils l'avaient

conçu ; Lewis et Caroline furent introduits dans la citadelle. Le soir arrive , le temps était chargé de nuages épais ; l'obscurité de la nuit devance l'heure ordinaire. Elle enveloppe cette partie de l'aile gauche du bâtiment où se trouvait la chambre d'Amélia. Une des fenêtres s'ouvrait sur la grande cour , et l'autre sur une plus petite où il n'y avait point de sentinelle , si ce n'en est une placée sur le rempart , et dont la guérite faisait face à l'appartement ; mais elle était éloignée , et quelques arbres pouvaient lui cacher ce qui se passait dans l'in-

térieur , quand rien n'attirait ses regards de ce côté. Tout allait bien jusqu'au moment où Caroline se trouva sous le balcon. Lewis lui avait dit de chanter à voix basse ; elle commence cette vieille chanson de Marie Stuart :

Adieu, plaisant pays de France, etc.

Sarah se présente , elle écoute ;  
. . . . Amélia était derrière elle ;  
toutes deux balancent ; ce n'est  
pas la voix de sir Henry ! les au-  
rait-on trompées ? Sarah ose par-  
ler : Est-ce vous , dit-elle ? — Oui,  
répond Caroline , mais c'est avec

beaucoup de précaution qu'elle ose dire ce *oui*. A tout événement, Sarah jète son échelle. Caroline monte ; elle mettait le pied sur le balcon, lorsque le son de la trompette se fait entendre, les portes s'ouvrent, la garnison est sous les armes, le général Monk entre dans le château, et le gouverneur se présente pour le recevoir.

On n'avait pas prévu cette visite ; Amélia et son amie troublées ferment précipitamment leur croisée, laissant Caroline sur le balcon, blottie derrière une caisse dans laquelle était un superbe oran-



ger que le gouverneur avait donné à lady Amélia.

Mistriss Madely s'était éveillée au bruit, et ne sachant d'où il venait, elle jète une robe sur elle, et vient dans la chambre augmenter le trouble de nos jeunes femmes. Bientôt on ouvre la porte, et le général vient voir Amélia qui le fait asseoir, et se place vis-à-vis de lui, le dos tourné à la fenêtre. La conversation, comme on peut bien croire, n'était pas très-animée : Monk était réservé, Amélia inquiète, Sarah appuyée sur le siège de sa maîtresse, et mistriss

Madely assise un peu plus loin. Tout à coup on entend crier, *Qui vive ?* Trois fois le cri se répète, un coup part, une balle siffle, casse une vitre, vient effleurer le bras d'Amélia et va frapper le gouverneur à la jambe droite.

» Sir Henry ! s'écrie Amélia, dans son premier mouvement d'effroi, en courant vers la croisée ; elle se retire par réflexion, mais le général ouvre, et saisit par le bras une personne évanouie qu'il est obligé de relever et d'apporter lui-même sur un siège. « C'est un jeune homme, dit-il en s'adressant

à lady Amélia ! Sarah, qui reconnaît Caroline, se hâte de se mettre devant elle ; mais mistriss Madely l'a reconnue ; elle la nomme.

« Malheureuse ! lui dit Amélia, en lui mettant la main sur la bouche, tais-toi, ou crains mon courroux. »

» Que dites-vous, reprend gravement le général ? vous prononcez un nom de femme, et je vois un jeune homme . . . imprudent sans doute . . . !

» Il venait pour moi, reprit Sarah, je le connais, et c'est moi qui lui ai facilité le moyen de

venir sur ce balcon, où je voulais l'entretenir.

» Général, on veut tromper votre grandeur, s'écrie mistress Madely! ce prétendu jeune homme est une fille; c'est celle qui a sauvé Charles Stuart, et sans doute elle s'est introduite ici pour tuer ma maîtresse, ou peut-être vous-même. — Vous êtes un monstre, mistress Madely, dit Amélia! . . .

— Et une insensée, reprit le général; ce jeune homme ne peut avoir de dessein criminel; le coup est venu de plus loin que ce balcon. — Il ne faut pas moins s'assurer de

sa personne , dit le gouverneur. —  
 Oui , oui , répondit Madely ; elle  
 est dénoncée au gouvernement. —  
 De pardieu , taisez - vous , reprit  
 sévèrement le général ; êtes-vous  
 là pour nous apprendre quels sont  
 nos devoirs , et les mesures qu'ils  
 nous dictent ? — Je vous dis , mi-  
 lord , que c'est miss Caroline ,  
 cette vagabonde qui a favorisé la  
 fuite de Charles Stuart , et qui est  
 cause que madame Amélia est ici ;  
 et si vous la laissez échapper , vous  
 en répondrez à milady Falcom-  
 bridge.»

Monk irrité fit un mouvement

d'impatience , et dans ce moment Caroline reprenant l'usage de ses sens , Amélia avertie d'une précaution que lui-même semblait dicter , prit Madely par la main , et voulut la conduire dans sa chambre ; mais cette femme était furieuse ; elle cria tant , elle accusa tellement Caroline , que le général , cédant aux soupçons que le gouverneur irrité pouvait concevoir , donna l'ordre de conduire Caroline en prison ; mais il ajouta qu'il voulait que le jeune homme ( car il appuyait toujours sur ce mot ) , fût traité convenablement. Amélia se

vit donc séparée de sa chère Caroline, sans même oser l'embrasser ; et Caroline, soutenant son rôle avec courage, la salua respectueusement, et dit tout bas à Sarah : » Tout est fini, je suis perdue! »

Comme elle touchait le seuil de la porte, le canon se fait entendre : on crie de toutes parts : *Aux armes ! aux armes !* La garnison se rassemble, la cour se remplit de soldats, les chefs courent, et le premier soin du gouverneur est de faire emmener Caroline, d'enfermer lady Amélia, Sarah et Made-

ly, et de visiter les chambres des autres prisonniers. Le gouverneur était trop blessé pour aller sur la brèche, car il s'agissait ici d'une surprise, et Monk soupçonna aussitôt le comte de Gleincarn, le lord Balcarras, et le général Middelton qui, depuis quelque temps retirés dans les montagnes, ne s'étaient pas encore soumis. En effet, à peine s'était-il mis en état de défense, à peine s'était-il informé des ressources de la place, que l'ennemi parut sous les murs du château, et commença l'attaque.

Monk n'était pas facile à vain-



cre ; il portait dans les combats le même sang-froid que dans sa vie privée ; mais les Écossais étaient enflammés par ce désespoir qui accroît le courage , et fait chercher enfin la victoire ou la mort. Ceux qui commandaient étaient tous échappés de la bataille de Worcester ; c'était leur dernière tentative , et Monk crut un moment qu'il serait vaincu. Le gouverneur , remarquant combien l'assaut devenait terrible , voulut pourvoir à la sûreté des prisonniers , et donna ordre qu'on les fit descendre dans les souterrains du château , où ils se-

raient au moins en sûreté de la vie. Mais de quelle surprise fut-il frappé, lorsqu'on vint lui dire que lady Amélia et sa jeune compagne avaient disparu, et qu'on n'avait trouvé dans son appartement que la vieille gouvernante qui se lamentait et jurait que des officiers étaient venus, avaient jeté des manteaux sur les deux prisonnières, et les avaient enlevées dans leurs bras.

Quant à l'infortunée Caroline, elle était encore dans le lieu écarté où on l'avait conduite ; le gouverneur, au désespoir se fit porter sur les remparts, et à peine y était-

il arrivé qu'il y perdit la vie , que désormais il ne pouvait conserver avec honneur. Son lieutenant fit descendre mistriss Madely et Caroline dans la chambre inférieure. La victoire fut long-temps incertaine ; mais la fortune de Monk l'emporta , et les assiégeants furent repoussés avec une telle perte de munitions et d'hommes , que ce dernier effort les fit fuir dans leurs montagnes pour n'en plus sortir les armes à la main.

Quand la tranquillité fut rétablie, Monk , appelant les officiers auprès de lui , apprit la mort du gou-

verneur et le singulier enlèvement d'Amélia et de Sarah ; il fit venir Madely qui voulut commencer ses imprécations contre Caroline.

Je ne vous demande pas , lui dit le général , ce qu'ont fait les autres ; répondez pour vous-même : vous avez favorisé l'évasion de votre maîtresse ? . . . . Moi , milord ? . . . . Oui , vous ; et il faut me dire en quelles mains vous l'avez remise. — Mon dieu , mon dieu , milord , que notre sauveur me maudisse , si cela est ainsi ! — Qui donc peut vous avoir empêchée de crier , d'appeler au secours , d'avertir

enfin ? — Eh ! qui vous dit que je n'ai pas crié , Milord ? au bruit d'enfer que l'on faisait , qui aurait pu m'entendre ? Et puis , croyez-vous que ceux qui l'ont enlevée , m'aient laissée libre ? L'un d'eux m'a brutalement saisie par le bras , et sans égard pour mon sexe , m'a jetée sur le lit d'Amélia , me menaçant de me tuer , si je continuais à retenir ma maîtresse. Je croyais aussi qu'ils voulaient m'emmener , mais ils ne l'ont pas voulu , et ils ont préféré cette petite Sarah. . . . — Et qui sont ces gens-là ? — Des officiers. — Tous étaient auprès de

moi. — Ah ! je vous réponds que c'étaient des officiers ; je connais bien leurs habits. — Je n'y comprends rien , reprit Monk ; mais vous étiez présente ! vous n'avez pas fait de résistance ! vous étiez sûrement d'accord ! vous répondrez au conseil de guerre de la personne de votre maîtresse et de son évasion. »

Elle jeta des cris perçants , appela en témoignage milady Falcombridge qui savait bien , dit-elle , qu'elle n'avait pas pu lui manquer de fidélité. Monk la fit conduire en prison , et se fit

amener Caroline ; mais il voulut être seul avec elle.

« Eh bien , lui dit-il , jeune homme , Amélia est sortie de ces murs ! pendant le combat , on l'a dérobée à la vigilance du gouverneur. — Amélia est libre ! O Dieu ! que ton nom soit béni , dit-elle en fléchissant un genou et levant ses mains vers le ciel ! je mourrai contente. — Pourquoi mourir à la fleur de votre âge ? vous pouvez servir votre patrie. — Moi , Milord ! Ah ! laissons les vains déguisements. . . , Vous me connaissez , et je connais aussi le sort qui m'attend. Si je puis

emporter avec moi l'idée que mon arrivée a fait cesser la captivité de ma chère Amélia, il n'est plus qu'un seul point sur lequel je voudrais être éclaircie avant d'entendre mon arrêt. Vous me connaissez, Général, je suis cette Caroline dévouée à la vengeance d'une femme implacable, que je n'ai pas volontairement offensée. Je sais que ma tête est proscrite ; je sais que votre devoir vous oblige à me livrer au chef du gouvernement ; je sais qu'il est prévenu contre moi ; et s'il faut vivre toujours environnée de dangers, en proie à tous les genres de



terreur, funeste à tous ceux que l'humanité intéresse à mon sort, je préfère, quoique bien jeune encore, être affranchie d'un pareil destin, et attendre que la dernière heure sonne pour ceux que j'aurai aimés, et les réunisse à moi pour toujours. Hélas ! je les attendrai long-temps. »

Monk sentit ses yeux mouillés, et Caroline s'aperçut qu'il en imposait difficilement à son émotion. « S'il était possible, reprit-il, de déguiser encore votre sexe? . . . . — Non, Milord, je vous l'ai dit, je suis lasse des maux que j'é-

prouve ; je ne veux plus traîner mon existence dans les tourments, séparée à jamais de celle qui voulut être ma mère, de celui qui m'avait nommée son épouse, séparée de lady Amélia, ma généreuse bienfaitrice ; après avoir troublé son repos, après avoir rompu les liens qui devaient l'unir à celui qui l'aimait, je ne veux point encore ajouter à tant de maux, et me voir la cause de votre disgrâce. Je vous demande seulement de me faire rendre les habits de mon sexe, et j'attends de votre générosité de n'être pas traînée à Londres comme une

vile criminelle. Après cela, Milord, faites votre devoir, je suis résignée. O monsieur Melvil, ajouta-t-elle avec un peu d'exaltation! votre élève se souviendra de vos principes; et quand son âme ira se réunir à la vôtre, elle sera digne de partager aussi la félicité suprême.

« Quoi, répliqua le général, M. Melvil était votre parent? — Je ne connus jamais de parent, Milord; M. Melvil fut mon bienfaiteur, et je l'ai perdu. — Je sais, reprit le général, qu'il a été assassiné près de Barwick; je sais qu'on n'a pu trouver les meurtriers. Mon frère

regrète en lui un ami dont il a reçu des services essentiels ; c'était lorsque la splendeur où vivait notre père , surpassant de beaucoup ses moyens , eut attiré sur nous des désastres peu communs : M. Melvil nous conserva les restes d'une fortune qui aurait été totalement engloutie ; il me fit , moi , entrer au service dans le régiment du lord Goring. . . . — Du lord Goring ! Vous avez connu le lord Goring !! — J'ai fait sous lui mes premières armes , et lorsque je fus pris par Fairfax (1) , je combattais sous ses

---

(1) Hume , tome III , page 307.

ordres. — Et sa veuve, et son fils ?  
— Je ne les connais pas ; mais je  
sais qu'ils avaient survécu au juge-  
ment du comte. »

Caroline n'en osa demander da-  
vantage à un ami de Cromwell ;  
lui-même ne fit aucune question,  
et parut vouloir terminer l'entre-  
tien.

« Je ne puis en effet, lui dit-il  
avec une grande douceur, me relâ-  
cher de mes devoirs, et vous dé-  
rober à l'autorité qui vous réclame ;  
mais je puis vous remettre moi-  
même aux mains du protecteur ;  
vous me suivrez à Londres, où je

dois me rendre et vous éprouverez dans la route jusqu'où vont les égards que je crois vous devoir. »

Il la quitta alors, et le moment d'après on la conduisit dans l'appartement qu'Amélia venait d'abandonner. On lui apporta des habits de femme, et dans sa prison elle put encore, quoique étroitement gardée, jouir de quelques agréments.

Elle était surprise de ce que le général ne lui avait fait aucune question sur la manière dont elle s'était introduite au château; ( elle l'était encore plus de la délivrance

d'Amélia. Comment se faisait-il que ceux qui l'avaient enlevée ne se fussent pas occupés d'elle ? Elle ne voyait que Lewis qui, dans le tumulte, et au moyen des intelligences qu'avait son vieil ami, eût pu opérer un tel miracle ; et comment Lewis l'avait-il abandonnée ? Comment Amélia elle-même avait-elle pu la laisser entre les mains d'un homme qui ne pouvait la sauver, malgré la générosité dont on le connaissait capable ? Mais à quoi pouvaient servir les réflexions ? Et ses amis, et la vie n'étaient plus pour elle qu'un songe

dont la fin ne devait point être le réveil. Lady Goring, Charles, Amélia, Henry Claypole, tout était perdu. Amour, amitié, tout allait s'ensevelir dans le tombeau. La triste Caroline ne pensait plus qu'à mourir, et combien on quitte à regret la vie avant d'en avoir joui !

Lorsqu'elle revit Monk, il lui fit alors des questions sur son arrivée. Elle lui dit à peu près la vérité, sans nommer ni désigner Lewis, et sut taire son ancienne connaissance avec celui qui l'avait introduite. Elle ne parla que du desir extrême qu'elle avait de voir



son amie , et feignit d'avoir fait la rencontre d'un soldat dans Édimbourg même. Monk lui demanda si elle pourrait reconnaître le coupable ? — Oui , dit-elle froidement. Monk fit défiler devant elle ceux qui restaient après le combat ; elle apperçut Lewis ; Monk l'observait avec soin , mais elle était préparée ; elle le laissa passer sans émotion apparente ; et si le général , moins attentif aux mouvements de sa prisonnière , eût observé ceux du soldat , il aurait vu le jeune français pâlir d'abord , et rougir ensuite de joie et de reconnaissance.

« Il est sans doute au nombre des morts, dit Monk; et je ne puis que l'en féliciter après sa faute. »

Elle apprit alors de lui que c'était une sentinelle placée sur les remparts en face de la fenêtre d'Amélia qui l'avait apperçue, avait crié trois fois et tiré sur elle, ne recevant point de réponse.

Caroline était abattue lorsqu'elle rentra dans son appartement; elle était décolorée; ses yeux avaient moins d'éclat. Monk en fut touché: « Madame, lui dit-il, rassurez-vous, un devoir austère m'oblige de vous

conduire à Londres. Je vous l'ai dit moi-même. Mais ne vous livrez pas au découragement, milord protecteur . . . . . — Est prévenu contre moi par sa fille. — J'ai quelques droits à sa confiance, et je puis balancer peut-être les avis d'une femme. Je vous prie de vous rassurer ; de trop vives inquiétudes sembleraient un défaut de confiance . . . . . — Milord, il faut peut-être un courage peu commun pour s'avancer au devant d'une mort certaine ; mon sexe n'est pas fait pour de semblables épreuves ; cependant on ne me verra pas la recevoir non

plus avec lâcheté. Je n'ai point trahi l'État, je n'ai pas mérité la haine de milady Falcombridge ; c'est assez pour ne pas m'avilir, mais je regrète des amis, des amis bien tendres, Milord, et leur souvenir excite dans mon âme un combat que je ne puis définir, et qui sans doute s'affaiblira lorsque le dernier moment sera moins éloigné. Je sens qu'alors l'injustice et l'indignation rendront à mes esprits le ressort nécessaire pour abandonner la vie sans faste, sans orgueil, mais avec dignité. » Monk se sentit touché ; il la quitta, et ne la revit

plus qu'au moment du départ. Toutes les perquisitions qu'il put faire dans l'intérieur du château, ne lui donnèrent aucun éclaircissement sur ceux qui avaient facilité l'entrée de Caroline. Lewis ne fut l'objet d'aucun soupçon, non que son vieux camarade ne fût encore vivant, non que celui dont il avait pris la place ne fût resté à son poste; mais tous avaient un intérêt égal à garder le secret. L'officier qui avait trouvé Lewis à la place de l'autre soldat, n'avait nulle raison à éclaircir comment cette affaire s'était passée, lorsqu'il eût pu lui-même

être accusé de négligence , et s'exposer à être puni.

Comment Amélia était sortie , était une autre énigme difficile à expliquer. Mais rien ne put dévoiler ce mystère. La mort du gouverneur le dérobaît à un châtiment rigoureux , il fallait une autre victime ; mistriss Madely , vieille et méchante , fut celle que choisit Monk ; il dépêcha un courrier à Crumwell , lui rendit compte de tout , et rejeta le complot sur cette femme , en lui apprenant au reste que Caroline était dans ses mains , mais le suppliant de garder le secret sur

ce point, avant qu'il eût pu l'entretenir sur cette jeune femme qu'il n'avait pas pris la liberté d'interroger, mais qui lui paraissait plus digne de pitié que de courroux. Le protecteur avait des raisons de ménager Monk ; il connaissait son habileté dans l'art militaire, sa fidélité dans les fonctions qui lui étaient confiées, et cet art difficile de manier les esprits, qui dans si peu de temps lui avait soumis l'Écosse et opéré la réunion de ce pays, sans effusion de sang et sans persécutions.

Après la décadence de sa famille,

Monk, fils cadet, avait embrassé la profession des armes ; il s'était trouvé aux expéditions de Cadix et de l'île de Rhé. La paix ayant été conclue avec les Espagnols, il fit un plus heureux apprentissage dans les Pays-Bas ; et sous le lord Goring il commanda deux cents hommes, dont cent étaient volontaires, tous hommes de naissance, tous riches, et en état de s'équiper et de vivre avec magnificence : tel était alors un usage militaire introduit dans toute l'Angleterre (1).

---

(1) Hume, tome III, chap. 62, p. 307 ;



Il revint dans sa patrie au commencement des guerres civiles, et fut employé contre les Irlandais rebelles. Bientôt, à la tête de son régiment, il donna des preuves de son habileté dans l'art de la guerre, et d'un calme réfléchi. Son humeur égale et son humanité lui attachèrent les soldats. Étranger en apparence à tout ce qui était esprit de parti, et tandis que tout autour de lui régnait la rage qu'il inspire, il portait au milieu de tous une tran-

---

Gumble, vie de Monk, Clarendon, vol. III, pag. 699.

quillité par laquelle il venait à bout de les maîtriser. On finit cependant par inspirer au roi des soupçons sur ses opinions, et il fut suspendu de ses fonctions. Il vint à Oxford et se justifia ; son régiment lui fut rendu, mais au siège de Nantwick, il fut pris et conduit à la tour. Il y passa deux ans dans la solitude et la pauvreté. On lui avait pendant ce temps fait des offres de s'attacher au Parlement, et il les avait refusées ; mais Cromwell ne fut pas plutôt maître du gouvernement qu'il lui fit proposer de nouveau de servir contre les rebelles

Irlandais. Monk ne jugea pas à propos de refuser, avec sa liberté, les moyens de se distinguer encore. Il combattit en Irlande contre le comte d'Ormond, et contre Charles II en Écosse. Ce fut alors qu'après la défaite de ce prince il demeura revêtu du suprême pouvoir et investi de la confiance illimitée du protecteur. Ce fut alors que l'impartialité d'une administration, douce et ferme à la fois, contint d'abord et ramena peu à peu ce misérable peuple soumis au joug d'une nation qu'il haïssait. Cromwell l'aimait, et peut-être a-t-il été

le seul des hommes attachés à son gouvernement, qui, presque égal à lui en autorité, n'ait pas eu à se défendre d'un seul soupçon.

Monk, prévenu en faveur de Caroline, par un sentiment d'estime qu'elle savait commander, ne se flattait pas sans raison d'adoucir le sort de sa prisonnière ; mais il n'était pas dans son caractère de dévoiler jamais aucun de ses projets, ni de se reposer sur des espérances. Certain que l'Écosse était désormais tranquille, il fixa le jour de son départ, et fit avertir Caroline. L'infortunée ne répondit au mes-

sage du général que par un signe ; ce mot l'avait consternée. Chaque jour qui s'écoulait dans sa prison , était un jour de délai ; le moment de la quitter en fut un d'angoisse inexprimable. Sa situation toucha de pitié celui qui lui avait parlé au nom de son chef. Monk vint la voir et lui communiqua les précautions qu'il avait prises pour que son voyage ne lui fût pas désagréable. Elle reprit bientôt l'apparence de cette douce résignation dont elle avait déjà donné des marques , et remercia le général de ses bontés , le suppliant de croire qu'elle en

emporterait le souvenir avec elle. Elle fut traitée avec beaucoup d'égards pendant la route, et en arrivant à Londres, il la fit conduire à la tour par un officier qui la recommanda au gouverneur.

Crumwell n'avait communiqué à sa fille et à son gendre que ce qui concernait la fuite de lady Amélia, et n'avait, d'après la demande de Monk, rien dit de Caroline. Milady Falcombridge et son mari étaient affectés de cet événement suivant la trempe de leurs caractères respectifs. Le lord, tendrement attaché à sa fille, ne put se défendre

d'un mouvement de joie, en apprenant qu'elle était en liberté, en même temps que l'inquiétude paternelle le forçait de se dire à lui-même « que deviendra-t-elle ? »

Adelina se livra aux emportements de la plus vive colère, surtout quand elle entendit accuser Madely de trahison envers elle.

Elle déplorait la perte d'Amélia, et mêlait à ses pleurs tant d'emportement que son mari ne put s'empêcher de lui demander si elle croyait qu'on l'eût tuée ? Mon Dieu, lui dit-il, Amélia n'a pu sortir du château d'Édimbourg qu'à l'aide de gens

assez puissants pour nous la conserver, et assurément ils trouveront les moyens d'instruire un père du sort de sa fille. — Et de sauver aussi cette odieuse Caroline, pour qu'elle plonge un poignard dans le sein d'Amélia. — Vous me parlez toujours de Caroline comme d'un être redoutable ! mais citez - moi donc quels sont les illustres protecteurs d'une fille réduite à la misère, cachée sous de vils habits chez le musicien Laws, et que nul être en Angleterre n'a le droit ni le desir de réclamer. — Eh ne sais - je pas qu'elle ne cherche qu'à décou-



vrir son Charles Goring , ou à se mettre sous la protection de Charles Stuart ? — Eh , laissez-la se réunir à des proscrits ; que vous importe son existence ? — Elle assassinera votre fille ! — Que vous êtes étrange avec vos visions , ma chère , ajouta Falcombridge ! la haine vous aveugle ; Amélia n'a rien à craindre de cette malheureuse fille qui , pour sortir ou d'Angleterre ou d'Écosse , invoquerait en vain toutes les puissances humaines. Rassurez-vous : pourvu que milord protecteur ne soupçonne ni vous ni moi d'avoir participé à l'évasion de ma fille ,

je ne puis que m'en réjouir, et je vous exhorte à rasseoir vos esprits.

A ces mots il la quitta, sans faire pour cette fois beaucoup d'attention à ses larmes, la liberté de sa fille ayant porté dans son cœur paternel le calme d'une joie pure. Mais l'âme d'Adelina n'était pas faite pour la goûter. Elle courut au palais, et demanda au protecteur la permission d'aller en Écosse tirer de l'indigne Madely des éclaircissements sur la fuite d'Amélia, et sur le lieu où elle l'avait fait conduire.

Crumwell comprenait difficilement comment cette femme avait

eu la faculté de concevoir un semblable dessein , et des intelligences propres à l'exécuter , ni comment on l'avait laissée seule en butte à la colère de ses supérieurs ; mais le desir de se débarrasser de sa fille , dont les cris perpétuels le fatiguaient sans utilité , le détermina ; il lui accorda ce qu'elle demandait , et milady était en route pour l'Hermitage , lorsque Caroline arrivait à Londres.

Elle fut d'abord traitée assez rigoureusement par le gouverneur. Prisonnière d'État , on la reçut en conséquence , malgré la recom-

mandation verbale du lieutenant de Monk. Mais quelques heures après, d'une chambre basse et obscure où on l'avait conduite, on la transféra dans une autre moins triste et plus commode. On s'informa des besoins qu'elle pouvait ressentir après une longue route, et on lui offrit des mets plus flatteurs que ceux qu'on lui avait d'abord apportés. Elle fut sensible à ce changement qu'elle attribua au général, mais elle n'en conçut pas un plus favorable augure. Elle fit demander quelques livres de piété, on les lui accorda sans délai; elle y puisa des consolations

et montra même à ceux qui l'approchaient, une douce sérénité. Huit jours de solitude et d'ennui venaient de s'écouler, lorsqu'on vint la chercher pour la conduire au palais où Crumwell voulait l'interroger lui-même. Elle parut, non pas avec ce maintien arrogant, qui aurait l'air de braver une autorité que tout un pays reconnaît, mais avec la modeste assurance de quelqu'un qui n'a pas blessé cette autorité. Sa taille avantageuse, ses mouvements aisés et gracieux, une toilette extrêmement simple, des cheveux sans ornement et relevés sans

art, toute sa personne enfin formait un ensemble dont le Protecteur fut vivement frappé. Il était seul dans son cabinet ; elle se tenait debout, il la fit asseoir et lui demanda la vérité, comme elle la dirait à dieu même. Elle la lui promit comme à son juge.

Quel est votre nom, lui demanda-t-il ? — Caroline. — Point d'autre ? — Elle fit un signe négatif. — Qui sont vos parents ? — Je n'en ai jamais eu connaissance. — Quoi donc ! êtes-vous orpheline ? — Je l'ignore : abandonnée dès le berceau, mon sort est de dépendre de

la bonté des hommes. — Avez-vous véritablement conspiré en faveur de Charles Stuart , lorsqu'il était en Écosse ? — Eh , Milord , comment aurais-je pu en avoir l'intention , moi qui connaissais à peine la situation politique de l'État ! et quels auraient été les moyens d'une infortunée sans parents , et dont les relations se bornaient à l'étroite enceinte d'une chaumière ! — Mais dans cette chaumière habitaient des ennemis de l'État ! — On vous a trompé , Milord protecteur ; ceux qui m'avaient adoptée n'ont jamais manifesté de pareils sentiments. —

Vous voudriez me tromper vous-même ; c'étaient des amis de celui qui régnait sur l'Angleterre. — Caroline comprit que le nom de Goring était connu. — C'était, reprit-elle, la veuve du comte de Norwick et son fils, mais lady Goring se bornait à pleurer en secret son époux, et ne chercha jamais à troubler l'État. — Elle ne respirait, m'a-t-on dit, que la vengeance ; elle y excitait son fils, elle faisait des partisans à celui qu'elle appelait son roi. — Milord, j'atteste que lady Goring n'est jamais sortie de son habitation depuis qu'elle m'y



avait recueillie ; qu'elle n'a jamais reçu personne , et que je ne l'ai jamais entendue discourir des affaires d'État. — Pourquoi donc , quand milady Falcombridge eut obtenu de moi une commission d'enseigne pour son fils sous un autre nom que le sien , lady Goring l'a-t-elle obstinément refusée ? pourquoi est-elle si soudainement partie , et où est-elle allée en quittant l'Écosse ? — La santé de milady Goring déclinant chaque jour , il était peut-être naturel à une mère de vouloir mourir dans les bras du seul être qui s'intéressât à son sort.

Sa probité peut-être répugnait à un changement de nom qui aurait d'ailleurs exposé son fils à de graves soupçons. Dans quel lieu elle a porté ses pas, je l'ignore ; j'étais hors de sa maison avant son départ.

— On dit que vous deviez épouser son fils. — Elle m'avait nommée sa fille. — Elle connaît donc vos parents ? car milady Goring ne peut avoir choisi pour le fils du comte de Norwick qu'une fille égale à lui, le *renoncement à soi-même* n'a jamais été connu de ceux du parti des Stuart. — Milady Goring ne me connaît point, Milord, et les

préjugés n'avaient pas d'empire sur une âme si noble. — Mais on m'a dit que Goring prétendait à la main de lady Amélia. — Milord, on vous a trompé. — On m'a dit que cette rivalité avait produit en vous des mouvements de haine pour cette jeune personne. — Moi, haïr lady Amélia, Milord ! Juste ciel ! ma bienfaitrice, mon amie ! Ah ! cette accusation serait plus horrible que toutes celles qu'on peut faire planer sur ma tête. Ah ! Milord, ma vie, mon sang, mon être, tout appartient à lady Amélia. — Il suffit ; mais vous aimez Goring ? — Oui,

Milord ; je lui dois la vie , je lui dois un asile , je lui dois l'adoption de sa mère , je le considère comme mon époux ; mon dernier soupir et mes derniers vœux seront pour lui. — Vous ignorez , dites-vous , où il est ? — Oui ; cependant , si on ne m'a pas trompée , il est en France avec sa mère. — Lady Amélia prétend que vous avez guidé ses pas pour l'y conduire. — Amélia se trompe. — Qui donc avez-vous conduit à Lyme ? — Charles Stuart. —

Crumwel fit en se levant un geste d'effroi. — Charles Stuart , s'écria-t-il ! A la naïveté de vos réponses,

j'ai cru vous trouver innocente de cette trahison, et vous me l'avouez, et vous m'avouez que lady Amélia est aussi coupable que vous !—Mildred, répondit Caroline toute tremblante, je vous dois la vérité, je ne puis la trahir.

Crumwel se remit promptement, et s'étant assis de nouveau :—De quelle religion êtes-vous ? — Je fus élevée dans la religion presbytérienne, et jusqu'à ce moment nulles raisons n'ont balancé dans mon esprit la foi dans laquelle j'ai vécu.— Et vous avez favorisé la fuite de Charles Stuart, à quel dessein ?—

Je n'en avais aucun ; je n'ai point favorisé sa fuite , je n'en avais pas les moyens. Je craignais de tomber dans des mains redoutables pour moi ; je le rencontrai dans un bois ; c'était un homme , il avait du courage , il me sauva lorsque j'étais poursuivie ; il était malheureux , je lui fus utile comme j'aurais voulu l'être à tout autre. Il me proposa de le suivre en France ; mon projet était de me soustraire à d'injustes persécutions , et de rejoindre lady Goring et son fils. Prête à m'embarquer avec lui , nous fûmes séparés , voilà tout.— Lady Amélia sa-

vait avec qui vous étiez ? — Je suis bien sûre qu'elle l'ignore encore. — Et cette lettre qui m'a été remise ? — Je ne sais dans quelle erreur elle a pu vous faire tomber ; je sais moins encore comment ce billet a pu vous parvenir : mais lady Amélia n'a pas voulu favoriser Stuart, j'en suis sûre ; et moi même , je vous le répète , Milord , je n'ai eu nul dessein contraire au bien public. — Savez-vous qui vous accuse ? — Je l'ignore. — Vous m'en imposez. — Moi ! — Oui , vous dis-je , vous parlez de *persécutions injustes* , de *mains ennemies* , qui prétendez-

vous désigner ? Caroline garda le silence.

Parlez donc , reprit-il d'un ton impérieux. — Milord , je sais que j'ai eu le malheur de déplaire à milady Falcombridge. — Pourquoi ? — Je l'ignore , mais je suis certaine qu'elle en a toujours voulu à ma liberté , peut-être même à ma vie. — C'est qu'elle sait que vous avez été toujours liée avec les ennemis de Dieu et de l'État. — Si elle le croit , elle est trompée elle-même : Amélia me rend plus de justice. — Amélia savait que vous suiviez Charles Stuart ; et lorsqu'elle vous dit que



la vie et la liberté de votre compagnon sont menacées, elle ne vous parle pas de Charles Goring. Milady-Falcombridge est attachée à son père et à l'État.— Je le crois, Milord, et ne prétends point lutter contre elle. Je suis loin de m'abuser ; le fait est contre moi ; la tête de Charles Stuart était mise à prix ; je l'ai suivi, je l'ai secouru, je ne l'ai pas dénoncé, j'ai encouru la peine décernée contre les coupables ; mais je n'ai pas eu l'intention de trahir l'État, de troubler l'ordre établi. Je n'ai fait aucune réflexion, j'ai été imprudente, mais non cri-

minelle, et j'emporterai au tombeau cette idée consolante. — Qui vous dit que vous êtes condamnée ? — Ah! Milord, vous êtes père, milady est puissante! elle a en sa faveur les titres et la fortune; moi, je n'ai que mon innocence! — Croyez-vous, Caroline, que l'innocence n'ait pas aussi des droits sur moi? rassurez-vous; toujours occupé de m'unir à l'esprit saint, je le cherche dans les cas difficiles; je connais la parole de dieu, j'espère; je dis que je l'aurai toujours pour règle de ma conscience et de mes précautions. Je sais qu'il y a des hommes qui

marchent dans des sentiers obscurs, par la volonté de dieu et de la providence. On ne peut leur en vouloir ; car, qui aime à se promener dans l'obscurité ? Mais la providence dispose ainsi : et quoiqu'en péchant l'homme puisse imputer à la providence sa propre folie et son aveuglement, il est cependant en péril, car la volonté de dieu peut maintenir les hommes dans les ténèbres. Je vous dirai donc, Caroline, que j'ai acquis une longue expérience de la providence ; et quoiqu'il n'y ait aucune règle sans ce mot, ou contre ce mot, cepen-

dant il y a beaucoup d'apparence que je sais en faire l'application en certains cas. Allez, et laissez-moi chercher dieu à votre occasion. Je dois dire quelque chose pour moi-même, pour mon propre esprit, et je ne suis pas scrupuleux sur les mots, ou les noms des choses qui n'en ont pas (1).

---

(1) Tel était le langage de Crumwell dans ses discours étudiés. C'était une chose étonnante dans une nation chez laquelle les lumières et le savoir avaient déjà fait des progrès très-sensibles. Un homme que son mérite personnel, dénué

Dans les articles de son interrogatoire , Caroline n'avait remarqué nulle diffusion ; mais quand elle en-

---

de tous les autres moyens de fortune , avait enfin revêtu de la puissance suprême , ne pouvait s'expliquer que dans un style dont la personne la moins instruite aurait rougi. Hume prétend que son grand défaut venait moins du défaut d'élocution que du manque d'idées ! La sagacité de ses actions , dit-il , et l'absurdité de ses discours forment le plus singulier contraste. La collection de ses discours , de ses lettres , de ses sermons , est réellement un objet de curiosité , et peut passer pour un des recueils les plus bizarres qu'il y ait au monde. Hume , p. 273 , t. VII.

tendit ce discours, auquel elle ne comprit que très-peu de chose, elle demeura immobile, et ne savait plus si elle devait attendre une explication. Mais Crumwel qui n'avait plus rien à dire, appela ses gardes, et la fit reconduire à la tour où elle fut mieux accueillie et mieux traitée encore qu'auparavant. Ces égards lui apprirent qu'elle devait s'attendre à quelque indulgence, et l'en instruisirent mieux que les paroles dont elle cherchait vainement à expliquer le sens positif.

Cependant milady Falcombridge courait en hâte à Édimbourg. Là

elle apprit tout ce qui s'était passé ; elle demanda à voir Madely ; on n'osa le lui refuser. Elle entra dans la prison , et la vue de cette femme redoublant sa fureur , elle ne s'expliqua que par un torrent d'injures et de menaces. Elle était tellement hors d'elle-même qu'elle s'oublia jusqu'à la frapper. Maltraitée à tort, Madely répondit avec moins d'humilité qu'elle ne s'y attendait , et il y avait des témoins de cette scène. Elle sentit apparemment qu'il était dangereux de l'irriter davantage ; car , sur l'invitation d'un officier présent , elle voulut bien condes-

cendre à écouter les raisons que la prisonnière lui expliqua d'un air de mauvaise humeur. Milady alors versa des larmes sur la perte de sa belle fille qui ne devait plus s'attendre qu'à une captivité plus rigoureuse, ou bien à un exil éternel. Apprenant ensuite que Caroline s'était introduite dans le château, elle ne douta pas que ce ne fût elle qui eût contribué à l'évasion d'Amélia, quoiqu'il parût inconcevable qu'elle n'eût pas fui avec elle. Mais elle fut interdite lorsqu'elle sut que Monk l'avait emmenée avec lui. La trouver sous une protection aussi puis-



sante auprès de Crumwell , c'était un coup plus terrible que la disparition d'Amélia. Elle pâlit, se troubla, ne fit que balbutier quelques mots, et tomba dans un évanouissement qui cette fois n'était pas joué. Madely semblait triompher du désespoir de sa maîtresse ; et quand elle sortit appuyée sur l'officier, elle lui fit un geste menaçant qui fut remarqué et interprété. Celui qui commandait au château en attendant la nomination d'un nouveau gouverneur, eut pour Adeline toutes les attentions qu'il devait à la fille du Protecteur, et lui per-

mit même de revoir encore une fois mistriss Madely. A cette seconde entrevue, elle la traita beaucoup plus doucement, s'excusa sur l'erreur où on l'avait jetée, et lui promit qu'elle lui ferait bientôt rendre sa liberté. Elle lui fit même des présents, et n'oublia rien pour se faire les honneurs d'une ample réparation de l'injustice dans laquelle elle avait été entraînée. Elle partit en déplorant encore la perte de son Amélia, et il était facile de voir que sa douleur était extrême, car ses yeux noyés de larmes attestaient qu'elle en répandait, lors même

qu'elle n'était vue de personne. Mais si l'on était tenté de partager son désespoir et d'admirer sa tendresse pour sa belle fille , ses imprécations contre la malheureuse Caroline inspiraient le dégoût et même une sorte d'horreur. Il semblait que cette jeune fille était assez punie de l'imprudence qu'elle avait commise , et ceux qui la croyaient exposée à la peine de mort , ressentait bien plus de pitié sur un sort si déplorable , que de courroux pour une faute pardonnable à son âge et à son sexe.

---

CHAPITRE XII.

**C**EPENDANT Crumwell avait pris de l'intérêt à Caroline. Outre sa figure, il avait remarqué en elle des manières polies, un langage pur et beaucoup de simplicité ; cet attrait puissant et dont peu de femmes sentent bien le prix, cet ensemble enfin, qui n'était pas la beauté idéale, mais

La grâce plus belle encore que la beauté avaient fait une impression très-vive sur le Protecteur. Il la revit et la

trouva moins roublée , moins interdite et par conséquent encore plus aimable. Il lui permit de recevoir quelques personnes dans sa prison ; elle demanda si elle pouvait espérer que Fenny Claypole ne dédaignerait pas de la voir , et Crumwell fit avertir sa fille, en paraissant désirer qu'elle se rendît à sa prière. Fenny s'intéressait trop à lady Amélia et à son fils , pour refuser d'essuyer les pleurs d'une infortunée qu'ils aimaient. Elle accourut à la tour , quoique déjà faible et languissante.

Caroline vint se jeter dans ses

bras, et lui montrant la chaîne et le médaillon que Henry lui avait donnés, elle réclama la protection dont ce présent avait été le gage.

Fenny soupira de ce que tant d'événements l'avaient empêchée de le lui présenter plutôt. » Alors, lui dit-elle, j'aurais pu vous garantir de tous les maux qui sont venus fondre sur votre tête ; mais à présent que puis-je pour vous ? Je pourrai seulement entretenir les bonnes dispositions de mon père ; il semble s'adoucir en votre faveur ; peut-être il fera grâce à votre jeunesse, si toutefois milady Falcom-

bridge ne vient pas l'aigrir encore, et lui faire regarder votre perte comme essentielle à sa sûreté. Mais qu'avez - vous donc fait à cette femme, pour encourir de sa part une haine implacable? »

Combien cette question était embarrassante ! Caroline se trouvait toujours placée de manière à ne pouvoir s'expliquer, Pouvait - elle découvrir à un père, à une sœur, qu'aveuglée par un penchant criminel, l'épouse du lord Falcombridge haïssait en elle l'amante du jeune Charles Goring ? Amélia même respectait trop son père pour

avoir jamais rien fait entendre à la généreuse Fenny. Mais Henry n'était pas retenu par les mêmes égards, et Caroline ne savait pas qu'en lui faisant cette question, Fenny était aussi bien instruite qu'elle-même. Cependant elle fut touchée de la retenue de Caroline, et abandonna ce sujet de conversation. Le point le plus intéressant à traiter ensuite était la circonstance par laquelle elle s'était trouvée au château d'Édimbourg. Caroline lui raconta tout ce qui s'était passé, et le motif qui lui avait fait quitter la retraite où Henry Claypole l'avait placée. » Je



me serais détestée, Madame, dit-elle, si j'avais fui l'Angleterre sans savoir si je ne pouvais encore, en me livrant moi-même à mes ennemis, rendre à lady Amélia son innocence et sa liberté. Je suis parvenue à monter sur son balcon, et la fatalité qui me poursuit m'a privée des douceurs d'un entretien avec elle. Apperçue par une sentinelle, j'ai pensé être tuée par elle. Une balle qui m'était destinée a blessé le gouverneur qui, dans ce moment, était chez Amélia. J'ai été découverte sur le balcon, étroitement enfermée au moment de l'at-

taque , et appelée ensuite devant le général Monk qui m'apprit qu'Amélia était libre. Je ne conçois pas , ajouta-t-elle , comment elle a pu le devenir ; je ne vois que le jeune français qui ait pu opérer sa délivrance ; mais pourquoi m'aurait-il abandonnée , moi qu'il avait conduite , moi qui lui étais recommandée par votre fils , et comment n'a-t-il pas suivi lady Amélia , et s'est-il pour ainsi dire consigné dans le château , exposé à être ou nommé par moi , ou trahi par quelques uns de ses camarades ? Plus que tout cela , le sort d'Amélia m'in-

quiète. Quel est le lieu qui peut la dérober aux regards? Sa belle-mère va la faire chercher en tous lieux ; le Protecteur lui en fournira les moyens , et si elle est retrouvée, sa prison sera plus triste et plus obscure. — Généreuse enfant, reprit Fenny , dans la position où vous êtes, c'est Amélia qui vous occupe !

Ah ! Madame , si ma captivité pouvait rendre à cette fille céleste sa liberté , son état paisible et la main de sir Henry , croyez que je voudrais rester dans la tour. Je ne me vanterai pas du fastueux effort de sacrifier volontairement ma vie ;

Ab! sans doute elle dut m'être chère, et l'espoir qui ne s'éteint jamais me montre encore dans un long avenir sir Charles Goring et sa mère. Oui, madame le charme d'un premier amour ( car vous savez cete partie de mon histoire ), m'attache encore à l'existence, et je ne voudrais pas mourir sans savoir du moins où respirent les objets d'un attachement et d'une reconnaissance éternels! — Fenny fut touchée; elle versa des pleurs, elle embrassa Caroline, mais elle jugea que ce n'était pas un de ces caractères qu'on éblouit d'un espoir trompeur;

elle sentait trop profondément, elle avait le coup-d'œil trop juste, pour ne pas voir toute l'horreur de sa position.

L'heure accordée venait d'expirer, et Fenny la quitta. Crumwell lui avait ordonné de se rendre chez lui. — Vous avez vu cette fille ? — Oui. — Qu'en pensez-vous ? — Je crois qu'il est difficile de la condamner. — Et difficile aussi de l'absoudre. . . . ! — Je ne sais comment la politique peut faire envisager sa faute. — Comme un crime d'état. — Mon père, je me tais. — Non, dites - moi, de quel sang la

croyez - vous née ? — Je l'ignore ; je ne puis voir en elle qu'une éducation très-soignée , beaucoup d'élevation dans l'esprit , des manières délicates , et tout cela s'acquiert difficilement dans un dénuement absolu de fortune et d'état. — Cependant elle ne connaît pas ses parents ! — Il y a long-temps que des persécutions exercées tour à tour par différents partis , ont forcé tant de familles à s'expatrier , qu'il ne serait pas étonnant que cet enfant eût été déposé au moment d'une fuite précipitée , et abandonné ensuite par un enchaînement de mal-

heurs. — Cet Écossais qui l'a élevée, a donc été assassiné ? — On le dit, et elle n'a reçu de lui aucune idée sur son origine. — Il fut tué dans un voyage qu'il avait entrepris, disait-il, pour lui rendre son état ? Elle en avait donc un ? — Cela paraît probable. — Il suffit ; je réfléchirai encore, et je prie dieu qu'en cherchant pour elle son esprit saint, il puisse m'inspirer selon le salut de l'état et la gloire de son nom.

Que répondre à ce langage ambigu qui ne faisait rien présumer de favorable ou de contraire ? Fenny demanda s'il lui serait permis de

revoir Caroline. Il hésita, et finit par dire à sa fille qu'elle le saurait. Mistriss Claypole savait bien qu'elle avait dans les mains des preuves que les parents de Caroline avaient eu en leur possession des objets d'un grand prix, et qui annonçaient beaucoup de magnificence. Mais comme il n'était pas certain que ces bijoux trouvés dans la cassette de M. Melvil appartenissent à l'orpheline, comme Fenny ne pouvait démêler le vœu de son père en faisant de semblables questions, elle desirait au moins revoir Caroline, avant de faire usage de



ces apparences de rang ou de fortune.

Crumwell avait été vivement frappé des charmes de cette innocente victime ; il fut intérieurement flatté de voir que Fenny Claypole sa fille favorite avait pris à elle un vif intérêt ; mais sans démêler la cause de l'aversion de milady Falcombridge, sans savoir si elle était fondée ou non, il redoutait ses clameurs et le tort qu'elle pouvait lui faire dans l'esprit de ses amis, et par suite dans l'armée, au sein de laquelle il remarquait un esprit de sédition qui l'inquiétait fortement. Il desira

que milord Falcombridge vit la jeune prisonnière , afin d'opposer au moins son suffrage à l'injuste haine de sa fille ; et afin de l'engager à son parti, il lui promit de ne point faire faire de recherches trop sévères sur l'imprudente fuite d'Amélia , et de lui laisser choisir sa retraite , soit en Angleterre , soit en pays étranger.

Lord Falcombridge qui , par caractère , n'était pas disposé à la rigueur ; qui par tendresse pour sa fille , l'était plutôt à favoriser une personne qu'elle aimait ; qui portait dans son ménage plus d'amour

de la paix que de confiance dans les idées de sa femme , profita de la permission que le Protecteur lui donnait.

Un matin , Caroline à côté d'une fenêtre de sa prison , était assise devant une petite table sur laquelle était une bible ouverte ; elle ne lisait plus , elle tenait son mouchoir serré sur ses yeux ; et au travers d'une main de la plus parfaite beauté , on voyait couler quelques larmes. Milord entre sur les pas du garde qui allait annoncer le gendre de Crumwell ; il apperçoit cette femme intéressante dans cette atti-

tude mélancolique ; il s'arrête , on le nomme , elle se lève soudain avec un geste d'effroi et découvre son visage. Milord fit un mouvement de surprise ; il a dit depuis qu'il sentit en la voyant un mélange de tendresse et de pitié dont lui-même fut surpris. Elle témoigna un profond respect , et tous deux s'assirent , sans oser ni l'un ni l'autre se parler , et à peine se regarder. Elle voyait un homme d'une très-belle figure , quoique plus âgé qu'elle ne le croyait , et qui portait dans ses traits l'image d'une parfaite tranquillité d'âme. Elle est donc là , se

( 193 )

disait - elle , l'époux malheureux d'une femme dépravée ! quels liens forme quelquefois l'hymen ! » Est-ce là , se disait-il , l'objet d'une haine si étrange ! Est-ce donc parce qu'elle est si jeune et si belle ? A quels caprices l'imagination d'une femme n'est-elle pas sujète !

Enfin on rompit le silence ; mais la question la plus simple qui se présentait de la part de tous ceux qui la voyaient , devenait encore bien plus embarrassante dans la bouche du lord ! Que dire au mari de sa rivale , surtout quand cet honnête homme lui demandait s'il

était vrai qu'elle eût formé des desseins contre la vie d'Amélia. Frémissant de l'idée d'une pareille horreur, elle ne pouvait que nier une semblable allégation, et dire seulement que milady était étrangement abusée, mais qu'il était à craindre pour elle qu'elle ajoutât toujours plus de foi aux insinuations de sa confidente qu'à la justification d'une personne jetée dans le monde sans amis et sans protecteurs. — Vous en aurez, lui dit alors affectueusement lord Falcombridge, si, comme je le crois, votre présence a produit sur le

Protecteur l'effet qu'elle produit sur moi, je vous garantirai de toute prévention contraire. Milady a des lumières ; ce n'est pas sans doute une femme ordinaire ; sa tendresse pour ma fille lui donne des droits sur mon cœur, mais non celui de vous accabler d'une haine dont je ne conçois pas le motif. — Ah ! Milord, si j'étais assez heureuse pour acquérir un protecteur tel que vous !..... mais serait-ce bien moi qui oserais l'espérer ? et en disant ces mots les larmes de Caroline oppressaient son cœur, et coulaient sur son sein. Par un mou-

vement de reconnaissance bien naturel dans sa position, elle fléchit un genou devant lui et lui tendit les bras. Lord Falcombridge la relevant aussitôt, la serra contre son cœur, et mêlant ses pleurs aux siens : « Que vous êtes séduisante, lui dit-il ! ô Caroline ! où prenez-vous l'empire que vous avez sur tous ceux qui vous connaissent ? Adieu, ma fille, adieu, comptez sur moi, comptez désormais le père d'Amélia au nombre de vos amis.

Caroline éprouvait un extrême attendrissement de la bonté du lord Falcombridge. Sa présence avait



été pour elle d'un prix inestimable ; elle le perdit de vue à regret, mais bientôt elle se souvint que sa principale vertu domestique était l'amour de la paix , c'est-à-dire , que son peu de caractère et les vices de sa femme auraient bientôt imposé silence à sa loyauté. Elle finit par le plaindre et par compter peu sur une semblable protection. Crumwel la vit une seconde fois , sans s'expliquer plus clairement avec elle ; mais elle fut encore mieux traitée dans la tour ; on y eut pour elle plus d'égards , plus de soins ; on lui accorda tout ce qu'elle deman-

daît pour charmer ses ennuis. Ce fut surtout à la peinture qu'elle donna la préférence. Cet art convient mieux peut-être que la musique à celui qui est accablé par le malheur. La musique a trop d'empire sur l'imagination ; elle tend trop à l'exaltation ; elle peut être quelquefois l'expression d'une douleur profonde, mais elle n'en est pas toujours le remède. Elle traça de mémoire sur la toile une image frappante de lady Amélia , et lorsqu'elle l'eut achevée, elle pria le gouverneur de la tour de la faire porter à milord Falcombridge qui la reçut avec

transport et la fit voir à Crumwel. Cet ouvrage était frappant de ressemblance, et les couleurs étaient habilement maniées. Il admira ce talent dans une femme qui déjà lui avait paru au-dessus des femmes ordinaires. Il voulut faire à milord quelques ouvertures sur ce qu'il pensait ; mais ce fut avec tant d'ambiguïté, dans un style si entortillé, si éloigné de sa pensée, que son gendre ne comprit rien à son discours, sinon que Caroline n'avait pas à craindre beaucoup de rigueur.

Le mauvais succès de cette première harangue, déterminâ cepen-

dant le Protecteur à s'expliquer plus clairement à sa fille Fenny ; il alla lui-même dans sa retraite, et lui dit que l'esprit saint exigeait de lui une grande régularité de mœurs ; mais qu'il ne lui défendait pas les distractions permises aux plus simples citoyens ; qu'il connaissait bien le sens des préceptes, et la différence que les actes avaient souvent avec ce même précepte, mais que Dieu se manifestant à lui, ne lui avait pas interdit les joies humaines, puisque la chair étant faible et l'esprit fort, l'esprit faisait envers les sens ce qu'il faisait à l'égard de la lettre,

puisque l'on disait ordinairement que la lettre tue , et que l'esprit vivifie ; que cependant Caroline était sans parents , et qu'en ce sens l'esprit ne pouvait vivifier ce qui n'existait pas ; que la suprême magistrature dont il était revêtu ne lui permettait pas , selon l'esprit de dieu , de vivifier ce que disait la lettre , mais que sous le sceau du secret il pouvait , sans causer de scandale , prononcer le mot qui en effet rendrait la vie à celui qui avait cru la perdre , et ferait naître la joie du paradis , à la place des peines de l'enfer ; qu'il la choisissait pour porter à la

prisonnière des paroles douces, comme le miel du désert, et de la préparer à ce que l'esprit du christ lui avait inspiré.

Fenny Claypole accoutumée au langage de son père, finit enfin par le comprendre. « Quoi, mon père, vous voudriez épouser Caroline ! — Vous m'avez entendu, ma fille, lui dit-il ; c'est une preuve que vous êtes inspirée comme moi, et je ne pense pas que ce mouvement de la grâce céleste puisse déplaire à ma famille. — Quant à moi, répondit mistriss Claypole, je n'y mets pas d'obstacle, mais je ne ré-

ponds pas de milady Falcombridge, ni de mes autres sœurs. — Vous savez que votre suffrage m'est plus cher que le leur, Fenny, et que je voudrais que l'esprit de dieu vous rendît plus accessible à la persuasion sur tous les points. — N'en parlons pas, mon père; je vous supplie de ne pas essayer la discussion sur ces points dont vous parlez. — Soit, mais je vous charge de voir Caroline et de la présenter sur mon projet, sans cependant le lui dévoiler en entier. On ne sait pas quelles inspirations peuvent venir à la suite de mes com-

munications avec le christ. — Mon père, quand vous parlez d'épouser Caroline, permettez-moi de vous observer que le rang auquel vous êtes parvenu ne vous permet pas peut-être d'y élever une fille digne par ses vertus et son éducation d'un sort brillant, mais dénuée de ce titre que le plus pauvre apporte en naissant, puisqu'au moins il connaît son origine. — Si Dieu m'inspire en sa faveur, je sais aussi qu'il ne peut vouloir que je la reconnaisse publiquement.

Fenny pâlit à ce mot; elle savait bien que Caroline ne serait pas la



première femme que son père aurait trompée par les apparences d'une secrète union , et qui n'aurait obtenu pour prix de sa confiance que le deshonneur , l'illégitimité de ses enfants , et même la prison , si l'on avait osé se plaindre. Crumwell essaya de la rassurer ; mais il ne put le faire , et si elle ne lui refusa pas de voir Caroline , ce fut par prudence , et pour se réserver le pouvoir de la conseiller. Fenny parlait peu de mœurs et de vertu ; ces mots ne sortaient point avec emphase de sa bouche ; elle n'avait pas besoin d'afficher ce qu'ils présentent d'i-

dées aimables et douces ; elle était simplement ce qu'elle devait être , et tout le monde le savait. Il ne fallait pas au reste une grande austerité pour ne pas vouloir exposer une innocente fille à devenir la victime de sa crédulité. Elle vit donc sa jeune amie , et lui ayant porté la cassette de M. Melvil , elles examinèrent ensemble la variété des pierreries , la richesse du collier , comme celle des bagues et de l'aigrette ; et trouvant une boîte qu'autrefois Charles Goring n'avait pu forcer , mais qui , par cette difficulté même , inspirait une

plus grande curiosité, elles cherchèrent en vain le secret. Fenny allait enfin la briser, lorsque le gouverneur de la tour annonça l'arrivée de Crumwel, et Caroline supplia Fenny de dérober à sa vue ces objets précieux.

Les passions du Protecteur fermentaient dans son sein avec trop de violence pour lui permettre de longs délais. Il venait s'expliquer avec Caroline, et pour la première fois, peut-être, il prit moins de détours pour arriver à son but, et fut assez concis pour se faire comprendre. Mistriss Claypole n'avait

pas encore eu le temps de s'expliquer avec elle , de sorte qu'elle fut anéantie de la proposition de Crumwell. Qui doute qu'en ce moment le souvenir de Charles ne se présentât à sa pensée ? Mais elle sentit aussi qu'elle devait garder le silence à cet égard , répondre avec respect , et alléguer pour raisons d'un refus tout ce qu'elle pouvait dire contre elle-même. Elle lui représenta donc l'obscurité de sa naissance , l'isolement de toute espèce de parents et d'amis , le dénuement de toute fortune , de tout moyen d'existence , et le peu d'honneur

que trouverait dans son alliance le chef de la nation anglaise. Elle ne se doutait pas que ce plan de défense, en accroissant l'estime du Protecteur, enfonçait plus avant le trait dont il était blessé. Il oublia ou voulut oublier qu'elle lui avait avoué son amour pour Charles Goring ; il réfuta tous ses arguments, et opposant sa volonté à cet égard, laquelle, disait-il, était une inspiration du christ qu'il avait longtemps cherchée avant de se déterminer, et qui ne lui défendait pas de prendre une compagne dont la société pût le délasser de ses tra-

vaux , il la quitta en lui disant qu'il allait préparer les voies du Seigneur, et disposer les esprits à lui voir accorder sa grâce, afin de la placer dans un lieu écarté, près de Londres, où il pût accomplir son dessein.

Il emmena mistriss Claypole avec lui, et laissa l'infortunée Caroline dans un abattement inexprimable. Elle avait compté un moment sur la pitié du Protecteur, mais son amour était pour elle le comble du malheur dans la position où elle était. Un refus positif était un arrêt de mort, et comment con-

sentir à épouser Cromwell ? comment abandonner l'espoir d'être unie à Charles Goring ? comment trahir une foi jurée entre les mains de sa mère ? comment éteindre ce feu d'un amour vertueux , et comment ne pas voir l'échafaud sans frémir ? Quel moment que celui où il faudrait détromper Cromwell , et lui dire sans détour qu'elle n'était pas soumise à sa volonté ! Il ne lui restait plus qu'une espérance , c'était d'attendre qu'il l'eût fait sortir de la tour , qu'il l'eût mise apparemment dans quelque maison de campagne aux environs de Londres,

et d'essayer encore de cette vie errante qu'elle menait depuis si longtemps. Elle s'arrêta enfin à ce projet, et se promit de commencer un cours de dissimulation. Quelquefois cependant elle craignait d'être gardée à vue dans la maison où elle serait logée ; mais enfin quitter la prison était un motif d'espérance, et l'espérance ne nous abandonne jamais.

Huit jours se passèrent cependant sans obtenir aucun éclaircissement du dehors ; elle était toujours de mieux en mieux traitée ; on lui témoignait même du respect.



Le Protecteur lui envoya de riches étoffes à choisir ; elle s'en remit à son propre goût, et ne marqua nulle curiosité, nulle préférence. Elle ne revit plus Fenny Claypole, elle resta dans une solitude absolue ; l'impossibilité de confier à personne la foule d'idées dont elle était tourmentée la conduisit par degrés à un abattement profond ; immobile dans son triste appartement, elle n'agissait plus que machinalement. La pensée demeurait éteinte, le sentiment absorbé ; il n'y avait plus que des sensations. Elle était dans cet état quand les portes s'ou-

vrèrent ; il entra deux officiers civils qui lui ordonnèrent de les suivre ; elle obéit, croyant qu'on allait la conduire au palais ; mais ce fut avec horreur qu'elle se vit transférer de la tour à la prison du banc public (1). On l'y laissa sans lui donner aucune explication, et sans lui accorder aucune des douceurs dont elle jouissait à la tour. On la mit dans une chambre très-obscuré ; on lui présenta des aliments sains à la

---

(1) C'était la cour du *banc du roi*, qui avait pris ce nom depuis la mort de Charles I<sup>er</sup>.

vérité , mais non recherchés ; et les manières des geoliers étaient dures et grossières. Elle ne pouvait expliquer cette transition inattendue , et l'on juge bien qu'elle ne lui présageait que des maux incalculables. Deux jours se passèrent sans qu'aucun être parût s'intéresser à son existence ; mais le troisième jour tout lui fut expliqué par la présence de milady Falcombridge. Son nom la fit tressaillir ; elle se leva sans avoir la force de parler , et demeura debout , laissant libre l'unique siège qui fût dans sa misérable chambre. « Je viens savoir , lui dit cette

femme, à quel titre vous avez prétendu vous faire des appuis auxquels il ne vous est pas permis de prétendre ! Quoi ! vous osez rechercher la protection du général Monk, celle du lord Falcombridge, de mistriss Claypole, et vous osez enfin prétendre même à séduire mon père ! Quelle est donc cette audace ? — Madame, si ma situation a pu inspirer quelque intérêt aux personnes que vous venez de nommer, en quoi suis-je coupable, et quel crime est-ce donc que de sauver sa vie, en démontrant son innocence ? — Est-il donc permis à

une fille née dans la misère et l'opprobre, d'exciter l'attention des premiers personnages de l'état? . . . .

— Dans la misère, Madame! permettez-moi de vous dire que cela n'est pas exact; je me rappelle confusément les deux premières années de ma vie; la misère ne m'environnait pas alors, mais quand cela serait, elle n'est pas un opprobre.

— Il y aurait déjà beaucoup de témérité à vous de solliciter artificieusement la bienveillance de ceux dont l'attention se doit à des objets d'une autre importance; mais quand on est né comme vous d'une femme

perdue..... — Écoutez, Madame, reprit Caroline avec un peu de fierté, j'ignore qui étaient mes parents ; mais si j'étais comme vous le dites, le fruit de l'inconduite d'une mère ; M. Melvil n'aurait pas élevé ma jeunesse avec tant de soin..... — C'était aussi de sa part une folie de vous donner une telle éducation. Avec moins d'aveuglement, il devait penser que la fille de Deborah, tirée de Newgate, et de la fange de cette prison, n'obtiendrait jamais d'état, même dans la plus vile classe de la société. — Moi, fille de Deborah ! — Oui, telle est votre il-

lustre origine ; oui, cette Deborah, jeune encore, fit à Londres un de ces voyages auxquels sont quelquefois forcées des filles de campagne. Abandonnée par un premier séducteur, livrée à la honte et à la misère, arrêtée, conduite dans les prisons, elle eut recours, je ne sais comment, à la bonté de M. Melvil ; il la retira d'un lieu infâme, la prit chez lui, et peu à peu oubliant avec elle cette sagesse dont il faisait profession, il se vit bientôt obligé de la marier afin de cacher ses propres fautes. Un homme du pays de cette femme consentit à devenir son

époux , à être votre père , et reçut une dot proportionnée au sacrifice. Deborah fut renvoyée chez elle , et M. Melvil , n'osant vous nommer sa fille , fit la folie de vous élever au moins avec la même délicatesse. . . . . Arrêtez , Madame , et n'outragez pas la mémoire d'un homme de bien. Je n'ai point le bonheur de pouvoir donner le nom de père à M. Melvil. Il était incapable de faiblesse ; et quand je pourrais lui en supposer une , je sais qu'il n'aurait pas avili le lien du mariage , ni fait présent à un autre du fruit de sa propre incon-



duite. Peut-être suis-je fille de Deborah ; mais alors son époux est mon père ; elle a des parents dans le pays de Galles ; ses parents sont les miens, et quoique mes souvenirs ne s'accordent point avec ce que vous m'annoncez, malgré quelques indices qui peut-être s'accordent encore moins, je ne demande à Dieu que de m'indiquer une famille qui veuille me recevoir, et à Milord Protecteur, que de me rendre à cette famille, quelque obscure et misérable qu'elle puisse être ; si cela est vrai. . . . . — Encore un doute sur ce que j'ai la bonté

de venir vous dire dans un lieu où je n'aurais jamais dû entrer ! — L'innocence l'habite quelquefois ; Madame , et la bienfaisance ne rougit pas de venir la consoler ! — Je n'en rougis pas non plus , reprit milady , si l'on reçoit mes soins avec reconnaissance. Je ne vous reproche pas les projets qu'un fol orgueil vous avait fait adopter , ni la séduction que vous aviez employée envers mon père ; je pourrais croire qu'en effet votre origine vous était inconnue , si je ne vous avais pas trouvée avec Deborah , si Deborah n'avait pas tout quitté pour vous suivre ,

si elle ne s'était pas offerte au coup  
mortel pour vous réclamer ; mais  
cette conduite et votre attachement  
pour elle , sont des preuves sans  
réplique que toutes deux vous vous  
connaissiez parfaitement. — Je vous  
jure , Madame , que je n'eus jamais  
l'idée d'appartenir à Deborah. —  
Quoi , M. Melvil ne vous avait  
pas dit ! . . . — Eh ! Madame , si  
j'avais connu ma mère , mon devoir  
ne m'aurait-il pas conduite auprès  
d'elle aussitôt après la mort de  
M. Melvil ! — Vous y avez été  
aussi. — Le hasard seul nous a  
réunies chez M. Law. . . . — Et

le hasard aussi l'a portée à vous suivre ? . . . . Et vous avez vécu ensemble sans qu'elle vous ait parlé ? . . — Je vous le jure, Deborah était peu communicative. . . . . — Vous n'en imposerez à personne par de semblables dénégations , et vous ne vous laverez pas de l'insolence d'avoir voulu entrer dans la famille de lady Goring , et ensuite dans celle du Protecteur de l'Angleterre. Non , ce sont des traits d'une audace qui mériterait sans doute un châtiment exemplaire. Mais lady Amélia veut que je les oublie ! — Lady Amélia est-elle

donc rendue à milord son père? —  
Vous devez penser que je n'ignore  
pas quel est le lieu qu'elle habite!  
— Est-elle en sûreté? — Sans  
doute. — Oh ! j'en bénis le ciel,  
cette nouvelle me console de tous  
mes maux, et je puis à présent  
vous demander, Madame, ce que  
vous voulez faire de moi. Quels que  
soient les parents qu'on veuille me  
faire connaître ou adopter, je les sui-  
vrai, je leur obéirai, je travaillerai  
sous leur toit agreste sans doute, et  
le souvenir de lady Amélia, et son  
estime, et son amitié, vivront avec  
moi et soutiendront mon courage.

— Oui , reprit vivement milady Falcombridge , que sa résignation comblait de joie ; oui , lady Amélia vous protège encore auprès de moi ; elle veut que j'oublie vos offenses , mais elle est juste ; elle sent bien que vous devez cacher désormais votre existence ; elle veut que vous suiviez dans le pays de Galles le mari de votre mère ; et puisqu'enfin il vous avait adoptée , elle veut que vous reconnaissiez l'autorité que les lois lui donnent sur vous. Vous êtes mal préparée à des travaux rudes et laborieux , mais vous êtes jeune encore , et cet honnête homme en

usera sans doute avec indulgence. Il est à Londres ; il est muni des papiers qui constatent votre état , et milord Falcombridge qui les a examinés , les a communiqués au Protecteur. Ainsi vous sortirez de cette prison pour suivre votre père ; allez ensevelir dans l'oubli vos folles prétentions, et souvenez-vous qu'on n'usurpe pas impunément au sein des familles illustres, un rang auquel on est monté quelquefois sans être issu d'un sang noble, mais du moins avec une origine qu'on pouvait avouer. Elle sortit à ces mots sans attendre de réponse. Caroline n'en

aurait pu faire. Milord Falcombridge avait les papiers entre les mains ; il les avait examinés ! Crumwell, sans doute était convenu de leur évidence , puisqu'il abandonnait ses projets ! Mais comment expliquer la conduite de M. Melvil ? car M. Melvil n'était point son père ; M. Melvil ne s'était pas dégradé au point d'être l'amant d'une femme sans mœurs , et Deborah n'était point cette femme tirée d'un lieu infâme ! c'étaient des calomnies que Milady inventait pour dégrader sa victime. Mais comment expliquer l'éducation que M. Melvil avait



donnée à la fille de Deborah ? Que signifiaient ce voyage entrepris , disait-il , pour lui rendre son état , ces papiers , cette cassette , et ces objets précieux qui semblaient lui appartenir ? « Votre fortune est là , lui avait-il dit , et elle était fille de Deborah ! D'un autre côté , Caroline voyait dans le dévouement de cette femme les mêmes apparences que lady Adelina avait remarquées. Cependant elle ne lui avait dit autre chose , sinon qu'elle était envoyée par M. Law pour la tenir cachée à tous les regards dans les montagnes du pays de Galles. Eh ! pourquoi

Deborah aurait-elle craint de nommer et d'avouer sa fille ? Cette idée la ramenait à craindre qu'en effet elle n'eût à rougir de sa naissance ; mais enfin , elle avait un père ; ce père la réclamait. Comparée à l'éducation qu'elle avait reçue , la vie qu'elle allait mener était horrible ; mais elle allait jouir de sa liberté. D'avance elle se dévouait à tout ce qui pouvait soulager la vieillesse d'un père, qu'elle supposait accablé d'une longue suite de travaux. Son cœur finit par se reposer sur cette idée pieuse ; elle se dit ensuite qu'elle devait obéir aux volontés de

lady Amélia, qui apparemment savait qu'elle était réellement fille de Deborah, puisqu'elle lui ordonnait de suivre son père; désormais le vœu le plus cher de l'infortunée était, en effet, de se dérober à tous les yeux, puisqu'il ne lui était plus permis de prétendre à la main de sir Charles Goring. Ce souvenir cependant faisait couler des larmes amères; mais le moyen de ne pas se dire qu'on n'y pouvait plus penser! Parmi les songes flatteurs qui bercent l'humanité, l'amour est sans doute celui dont l'attrait est le plus puissant; et quand ses illusions dis-

paraissent, il semble que l'âme n'est plus susceptible de mouvement, et que fugitive comme elles, elle va les suivre et s'évanouir à son tour. O Charles, s'écria-t-elle dans son désespoir ! Charles, il faut renoncer à toi ! O ma bienfaitrice ! ô mistriss Belmour, je ne vous verrai plus ! vous ignorerez le lieu qui recevra mes froides cendres ; jamais vos larmes ne mouilleront la pierre qui couvrira mon tombeau. Mon dernier soupir cherchera en vain les objets que j'adore ; il ne s'exhalera point sur votre sein, et personne ne vous dira que ma dernière pensée aura

été pour l'amour et la reconnaissance !

En apprenant à Crumwell l'état de Caroline, milady Falcombridge avait cru renverser ses projets ; mais elle n'avait fait que changer leur nature. Le Protecteur n'oublia point les charmes de cette fille qui, tombée à ses yeux dans une situation misérable , devait être pour lui une conquête plus facile ; il chargea un de ses confidents de la voir ; elle était toujours sous la main de la loi, comme complice de la fuite de Charles Stuart ; la mort présente à ses yeux , et le

sort qui l'attendait dans une chaumière , devraient la rendre plus docile lorsqu'on lui présenterait une existence plus agréable. On ne sait s'il avait jamais eu le projet de lui donner en secret sa main et sa foi ; mais lorsqu'il fut assuré qu'elle était née d'une basse extraction , il prétendit en faire sa maîtresse. Caroline ne pouvait être ni séduite ni corrompue ; elle résista d'abord avec douceur , mais avec courage ; ensuite sa fierté irritée ne parut pas balancer entre le déshonneur et la mort. On lui représenta que ce serait une mort infâme ; elle ré-

pondit que cette infamie n'était que dans une opinion passagère comme l'esprit de parti, une opinion d'un moment, mais que son consentement serait une tache réelle. On lui dit, qu'avilie déjà par son état plus qu'équivoque, elle devait être moins scrupuleuse que toute autre. Elle répondit que son âme ne pouvait être avilie par les fautes de ses parents, s'ils en avaient commis ; que sa conscience lui appartenait, et qu'elle n'en ferait le sacrifice à personne. On osa lui dire, qu'en accompagnant dans sa fuite un prince qui n'avait pas

une réputation de conduite fort sévère , elle avait déjà beaucoup hasardé la sienne ; elle dédaigna de répondre , et pria l'orateur subalterne de la laisser au moins mourir en paix. » Eh bien , elle mourra , répondit Crumwell , et il ordonna qu'on lui fît son procès. Elle le sut , et de ce moment elle parut plus tranquille , malgré la dureté avec laquelle elle fut traitée : elle souffrait sans se plaindre , sans gémir , et regardait enfin le terme fatal , comme celui des maux auxquels un aveugle destin l'avait condamnée.



O piété ! s'écriait-elle , ô religion ! vous me défendez d'attenter à ma vie , vous m'ordonnez de souffrir désormais des maux sans remède. J'adore les décrets d'une providence qui m'y a condamnée , et j'embrasse enfin avec joie l'arrêt qu'elle va dicter à des juges ou pervers ou trompés.

La veille du jour où elle devait comparaître , à peine les rayons de la lune pénétraient au travers des barreaux de sa prison ; couchée sur de la paille , elle était à demi assoupie ; un mouchoir était

sur ses yeux que couvrait un de ses bras , lorsqu'elle se sentit toucher légèrement ; elle s'éveille , se lève sur son séant ; elle voit le geolier tenant une lanterne , éclairant deux hommes enveloppés chacun d'un large manteau et couverts de chapeaux qui ombrageaient leur figure ; elle veut s'écrier , sa voix expire sur ses lèvres ; l'un d'eux la prend par la main , sans ouvrir la bouche , se dépouille de son manteau , le place sur elle , l'en enveloppe avec soin , lui met sur la tête un chapeau semblable au sien , la confie à son compagnon ,

leur fait signe de sortir, et Caroline se trouve hors de la prison, et dans les rues de Londres, sans concevoir encore par quel enchantement. Appuyée sur le bras d'un homme qui l'entraîne plutôt qu'il ne la conduit, elle ne sait ni où elle est, ni ce qu'on veut faire d'elle; elle marche d'un pas rapide, plus par instinct que par volonté, car il lui est impossible de rassembler deux idées. Elle parcourt un chemin assez long, arrive à l'extrémité d'un faubourg; son guide frappe à une petite porte, on ouvre, une femme de quarante

ans paraît avec de la lumière. » Ah ! je ne l'espérais pas , dit-elle en prenant Caroline par la main ; venez, Madame , venez vous reposer. Caroline était déjà dans une petite salle fort propre , commodément assise , elle voyait son hôtesse s'empresser à lui ôter ce qui devait la gêner , ou plutôt elle ne voyait rien , et ne pouvait que promener autour d'elle des regards incertains , quand son guide ayant ôté son chapeau , et laissé tomber son manteau , elle le fixa. » John Barclay ! s'écria-t-elle ; où me conduisez-vous , et d'où m'avez-vous tirée ?

Le brave jeune homme s'abandonna un moment à sa joie d'avoir encore une fois sauvé l'amie de lady Amélia. Mais il ne put répondre à toutes les questions dont l'accabla Caroline, quand la surprise et la terreur eurent fait place à un sentiment plus doux. Il fallait qu'il retournât en diligence, il fallait qu'il réparât afin d'éviter le soupçon. » Je vous laisse, lui dit-il, entre les mains de ma belle-mère; elle n'en a que le nom, car je lui dois autant que je devrais à celle qui m'a donné le jour. Gardez qu'on ne vous voie..... Un mo-

ment, John, de grâce ; qu'est devenu sir Charles ? — Sir Charles vit. — N'a-t-il point oublié la triste Caroline ? — Vous oublier, lui ! ah, ne le pensez pas ! — Et mistriss Belmour ? — Faible et languissante, elle n'aspire qu'à vous presser encore dans ses bras. — Et lady Amélia ? — Dans une retraite ignorée, mais libre et sans inquiétude, et toujours occupée de vous..... — Ah ! c'en est assez, John, retournez puisqu'il le faut ; mes amis vivent, je suis satisfaite. Hélas ! je ne dois plus les revoir, mais ils m'aiment toujours, et c'en est assez

pour que ma vie s'écoule avec moins d'amertume. — Je reviendrai demain, ajouta John, et je vous rendrai compte des événements qui nous ont séparés. Adieu; Madame.

Il reprit à ces mots son vêtement mystérieux, et disparut.

La belle-mère eut pour elle toutes les attentions que dicte à tous les hommes un cœur compatissant. Le plus rustique est susceptible de certaines nuances de délicatesse quand il est chargé d'un être souffrant. Caroline goûta quelque repos le reste de la nuit; mais le soleil, qui depuis long-temps

n'avait pas frappé ses yeux , vint à son réveil répandre une sorte d'amertume dans son âme. » Voilà, s'écria-t-elle , en appercevant ses rayons , voilà l'ouvrage de la divinité ; elle distribue ses dons à tous les hommes : les hommes se les disputent entre eux , se les arrachent , comme si la nature , avare de ses bienfaits , ne présentait point assez de trésors à partager. Cette brillante lumière est un don de Dieu , les hommes ont fait des cachots. La terre est fertile , elle suffirait à ses habitants , ils la dévastent et la rendent stérile ; tous



pourraient subsister , un petit nombre vit, le reste végète , languit et meurt. O Caroline , que possèdes-tu dans ce vaste univers ? une âme déchirée par le tourment de savoir aimer , et de se sentir repoussée du sein de ses amis par la misère et les préjugés ! » Le réveil est un moment délicieux pour celui qui n'éprouve aucune peine ; mais le malheureux qui compte ses jours par les souffrances de l'âme, s'effraye à la vue des heures qu'il va compter dans l'attente ou dans le sentiment des infortunes. Caroline se présenta devant la bonne

femme d'un air abattu, et dans son impatience, elle trouvait Barclay trop lent à remplir sa promesse.

Il vint cependant, et les premières questions portèrent sur la séparation douloureuse qui avait été le signal de tant de malheurs ; Barclay avait été pris par les soldats qui, cherchant la trace de Charles Stuart, ne laissaient pas une route sans la parcourir, pas un bois sans le fouiller. » Le sommeil dans lequel vous étiez ensevelie vous déroba à leurs regards, ils m'emmenèrent avec eux, et me conduisirent en prison,

croyant que je pourrais donner quelques lumières sur la retraite du prince Charles. Vous savez que j'avais sur moi de l'or et des billets de banque ; me voyant arrêté , ne voulant compromettre ni vous , ni lady Amélia , ni mistriss Hartley , j'eus l'adresse de soustraire la lettre qui était adressée à cette dernière. Je prouvai que j'étais marchand, que j'avais des caisses en route qui renfermaient des objets précieux. Henry Claypole n'était pas à Londres, mais lady Amélia arriva peu de jours après avec sa belle-mère ; elle apprit ma déten-

tion , elle me fit réclamer par son père. Heureusement j'étais le seul qui ne pouvait encourir la peine de désertion pour l'aventure de la chaumière , puisque j'avais déjà mon congé avant votre fuite , et ne fus employé que de bonne volonté à cette surveillance. Milord me fit rendre la liberté , aux conditions que je passerais en France , et je fus conduit à Plymouth. Mais j'arrivai dans un mauvais moment. Le Protecteur était irrité des mauvais succès des amiraux Pen et Venable dans les Indes occidentales , malgré leur conquête de la

Jamaïque. L'Espagne irritée à son tour de notre manière d'opérer , et notre usage d'attaquer les propriétés des états , sans aucune déclaration de guerre , venait de faire saisir nos vaisseaux marchands , et de les retenir corps et biens. Le commerce était interrompu , plus de quinze cents bâtimens anglais étaient entre les mains de l'Espagne. L'amiral Blake allait partir pour l'expédition de Cadix, il avait besoin de matelots , je fus saisi , enrôlé de force , et placé sur le vaisseau amiral.

Quelle fut ma surprise , en arri-

vant à bord, d'apercevoir un jeune homme qui ne me parut pas inconnu ! Triste et pensif, il considérait les vagues et mesurait de l'œil cette vaste étendue qu'il était prêt à parcourir. Un officier s'approcha de lui avec bonté. » Vous avez des peines, lui dit-il, je ne suis pas étranger au malheur, confiez-vous à moi. Je puis quelque chose auprès de l'amiral, et j'adoucirai la rigueur de votre sort. — Le jeune homme leva les yeux sur l'officier, lui tendit la main, soupira, et ne répondit rien. » Charles Belmour ! m'écriai-je, en me précipitant

vers lui. John Barclay, répondit-il, qu'as-tu fait de Caroline ? Hélas ! que pouvais-je lui dire ? je gardais un morne silence , il vous crut morte , et son premier mouvement fut de s'élançer dans les flots. Je pris sur moi de l'assurer que vous existiez , quoique je n'en eusse pas de certitude , et cette idée calma son désespoir. Cependant il fallut partir , mais le jeune officier , qui lui-même laissait à terre une amante , une jeune épouse enceinte de son premier enfant , et dont la douleur sympathisait avec celle de Charles Belmour , lui jura un amitié fra-

ternelle , et me regardant avec intérêt , s'occupa de notre sort.

L'amiral Blake était trop éclairé pour ne pas mettre les hommes à leur place , et Charles n'était pas fait pour être matelot. » Et comment se trouvait-il sur ce vaisseau , demanda Caroline , les yeux baignés de larmes ? Que faisait-il en Angleterre ? où étais-je donc alors ? — Il était tombé dans un piège odieux , reprit John. M. Tillotson , mistress Belmour et lui étaient débarqués à Ostende ; de là , ils étaient passés en France , et s'étaient rendus à Fécamp , où ils ont acheté une re-



traite peu éloignée des bords de la mer.

Charles, les regards toujours fixés sur les lieux où vous respiriez, n'attendait qu'un moment favorable pour passer en Angleterre ; sa mère était tranquille, M. Tillotson veillait à ses besoins, Brigitte et Tomy étaient auprès d'elle ; il se croyait permis de revenir en ces lieux chercher son amie. Il ne fit confidence de son projet à personne, et ne s'en remit qu'à lui-même de trouver des moyens d'exécution. Comme il en était occupé, un pêcheur l'aborda un soir au bord de la mer, et lui

demanda en anglais s'il n'était point Charles Belmour. — Oui, je le suis, que lui voulez-vous ? — J'ai hasardé d'approcher de cette côte, dit-il, afin de vous trouver. Une belle fille vous attend dans l'île de Wight, et se propose de venir joindre votre famille, mais elle n'ose sans vous passer la mer ; elle dit qu'elle est exposée à de grands périls : elle est, dit-on, soupçonnée d'avoir favorisé la fuite du pauvre prince Charles, notre légitime souverain, et si vous n'avez pitié d'elle, ce n'est pas moi qui oserais tenter de la sauver, je risque déjà trop de

lui avoir donné un asyle dans ma cabane.....! Vous l'avez retirée ! s'écria Charles , transporté de joie.....! Ah ! brave homme , de quel prix puis-je payer un semblable service ?.... Tenez, voilà de l'or , c'est bien peu en comparaison du bien que vous me rendez ; voilà de l'or , et conduisez-moi sur-le-champ où respire mon infortunée Caroline. » Je ne puis repartir que demain , mes fils sont en course le long des côtes , et je vous attendrai volontiers dans la nuit au lever de la lune ; surtout , gardez-vous de parler de votre projet à per-

sonne. Je serais coupable de vous amener dans une île à peine soumise au nouveau maître , et la belle dame m'a dit que vous étiez un des proscrits..... Si je veux bien, en sa faveur, courir quelque risque, il faut du moins que vous me gardiez le secret..... Je vous le promets, lui répondit Charles..... Suffit, reprit le pêcheur; demain, au même lieu, à minuit, et dans quatre jours, je vous ramène ici même avec votre belle amie. Charles lui serra la main, et s'éloigna; livrant son cœur à la plus douce espérance. Le trajet était si

court jusqu'à l'île de Wight ! le plaisir de remettre Caroline entre les bras de sa mère , était si pur , que lors même qu'il n'aurait pas fallu garder le secret au pêcheur , il aurait voulu le dérober à mistriss Belmour , pour augmenter le prix d'une telle jouissance. Cependant , celle-ci s'aperçut à souper que les yeux de son fils brillaient d'un feu depuis long-temps éteint par la tristesse ; elle remarqua sur ses joues un coloris plus vif , et sur ses lèvres un souris qui n'était plus ordinaire. Elle le questionna vivement , et Charles , peu accoutumé

à feindre, surtout avec son excellente mère, éprouva le plus cruel embarras. Il se vit plus d'une fois prêt à lui dévoiler ce mystère, mais il connaissait trop sa tendresse; elle aurait voulu partir avec lui; elle n'aurait pu se taire avec M. Tillotson, et cette idée, qu'elle ou lui voudraient accompagner sa marche, lui fit appercevoir les dangers que la joie lui avait cachés jusqu'alors. L'entreprise pouvait échouer; un orage pouvait engloutir la barque et toutes ses espérances; il pouvait être découvert dans l'île, et comment associer ou

sa mère , ou M. Tillotson le seul appui qui lui restât , aux périls que la réflexion lui faisait envisager ! Il reprit alors l'air pensif auquel il était accoutumé depuis sa fuite , et mistress Belmour crut que l'air et l'exercice avaient seuls occasionné le changement qu'elle avait remarqué. Charles , tout entier à son projet , moins assuré du succès , mais déterminé à tout , prétexta le lendemain une partie de chasse avec des jeunes gens dont il avait fait connaissance , et se déroba dès le lendemain matin à l'œil curieux et pénétrant d'une mère.

A minuit , il était sur le rivage ; la barque parut , elle était conduite par le pêcheur et trois jeunes hommes qu'il lui présenta comme ses fils. Charles s'abandonne à son sort , et se croyant déjà près de revoir Caroline , il s'élançe , et lui-même hâte le départ. Le ciel était couvert , la mer agitée : rien ne le frappe , rien ne l'avertit du danger ; cependant il augmente quand ils sont loin des terres de France. Battus par un vent contraire , plongés dans une obscurité profonde , ne voyant plus qu'à la lueur des éclairs , l'ouïe frappée du bruit



des vagues confondu avec celui de la foudre, Charles crut mille fois périr dans cette traversée. Ses pensées errant sans cesse d'un bord à l'autre, se portaient sur tous deux avec un égal sentiment de tendresse et d'effroi ; il appelait alternativement sa mère et Caroline. En songeant à mistriss Belmour, il regrettait son imprudence ; en nommant Caroline, il ne songeait qu'à son amour.

On arrive enfin. Le pêcheur le conduit à une cabane proche du rivage ; on lui fait du feu, on lui fait changer ses habits trempés

d'eau , il demande où est Caroline , pour toute réponse , les trois jeunes gens l'entourent , et lui déclarent qu'il est leur prisonnier. Charles indigné veut se défendre , mais il est sans armes , et les traîtres font briller le fer à ses yeux. Aux mouvements de son désespoir , ils ne répondent qu'en le raillant de sa crédulité , et le félicitant de sa bonne fortune en termes grossiers. On le laisse exhaler de vains transports de rage sans prendre le plus léger intérêt à lui , et quand ses forces sont épuisées , on lui ordonne de suivre ses gardiens ; toute

résistance était inutile : il obéit. On le fit monter dans un chariot couvert , et on le conduisit vers un immense château , dont il aperçut de loin l'aspect lugubre : il remarqua bientôt qu'on entrait dans l'avenue , il en demanda le nom.

» C'est le château de Carlsbroock , lui répondit un de ses conducteurs , c'est là que Charles Stuart a été renfermé , ses enfants y sont encore. » Comme il achevait ces mots , on passait sous les voûtes , les portes s'ouvrirent à un certain signal , et sir Charles fut invité à descendre. Plusieurs hommes se

présentèrent , et lui firent signe de marcher sur leurs pas. On le conduisit à travers de longues galeries , et d'immenses salons, à une pièce beaucoup plus petite, mais fort obscure: c'était au déclin du jour. Il entre , et dans le fond il apperçoit une femme. » Voilà celle qui vous attend, lui dit un des domestiques qui le suivaient, » et à l'instant la porte se referma derrière lui. Un mouvement de joie s'empara de son ame inquiète , il crut voir Caroline ; il imagina qu'elle était prisonnière , il se crut appelé à briser ses fers. Il approche d'un pas pré-

cipité, et recule aussitôt d'épouvante en découvrant son erreur. Quelle était cette femme ? Il m'est permis de le présumer, mais sir Charles m'a tû son nom, et j'ignore également quel fut leur entretien. Seulement, lorsqu'il me racontait cette circonstance, il était encore effrayé, ses cheveux semblaient se hérissier, il croyait, me dit-il, voir encore autour de lui l'ombre de son père, dans ce château où avant sa mort il avait partagé la captivité de Charles I<sup>er</sup>. Après quelques heures d'un état violent, il sortit et de cette cham-

bre , et du château , et fut transporté en Angleterre ; il se vit enrôlé de force , et conduit à bord du vaisseau l'amiral , où le hasard me fit partager avec lui son infortune. Vous pouvez imaginer , Madame , dans quel désespoir je l'ai vu plus d'une fois réduit par un indigne artifice. Il avait cependant à se reprocher une aveugle crédulité ; il avait abandonné sa mère que l'inquiétude et la douleur pouvaient avoir privée du jour. » Peut-être elle expire , me disait-il quelquefois , en appelant un fils ingrat ! Caroline , errante et abandonnée ,

n'existe plus ; les flots m'environnent, et je n'ai pas le courage de chercher le repos dans leur sein. »

En parlant ainsi, il les fixait d'un oeil égaré ; je ne le quittais point dans ces moments de délire, son nouvel ami lui répétait alors qu'il avait envoyé à sa femme l'instance prière de donner à mistriss Belmour, la connaissance du destin de son fils, et l'espoir consolateur se glissait encore au fond de son âme oppressée.

Les détails de l'expédition ne vous intéresseraient pas dans la po-

sition où vous êtes ; il vous suffira de savoir que devant Cadix, Charles Belmour ne négligea pas les intérêts de sa patrie. Quoique attachés tous deux à l'amiral en qualité de secrétaires , nous devînmes soldats quand la valeur et le nombre des ennemis voulurent qu'on leur opposât les armes , et sir Charles mérita plus d'une fois les témoignages d'estime de l'amiral et de ses officiers. A peine les trésors pris sur les galions furent-ils arrivés à Portsmouth , nous croyions jouir d'un moment de repos ; mais l'amiral Blacke apprit qu'une flotte de



soixante vaisseaux , plus riche que la première , venait des Canaries , et faisait voile vers le continent. Il courut au devant d'elle , et la trouva dans la baie de Santa-Cruz ; mais elle y était dans une posture formidable. La baie était défendue par un fort château bien pourvu d'artillerie , et au milieu de sept autres petits forts unis par une ligne de communication , et bien approvisionnés de mousquéterie. Blake fut plutôt animé qu'intimidé par une aussi belle défense ; le vent secondait son courage , et après une résistance de quatre heures ,

les Espagnols abandonnèrent leurs vaisseaux : ils furent consumés par le feu avec tous leurs trésors. Ce fut alors que notre flotte courut le plus grand danger ; elle restait exposée au feu du château et des petits forts. Il fallait bien peu de temps pour nous anéantir, mais le vent qui nous avait conduits au milieu des ennemis, nous éloigna tout-à-coup de la baye, et nous laissâmes les Espagnols dans l'étonnement de notre audace et de notre bonheur. Charles ne quitta point l'amiral, et disait comme lui : » C'est toujours notre devoir

de combattre pour notre patrie, dans quelques mains que puisse être son gouvernement. » Charles se fit aimer de ce vaillant et habile marin, et sans doute, son sort aurait changé, si Blake n'eût rendu le dernier soupir en arrivant dans sa patrie. Cependant, comme il l'avait recommandé à ses lieutenants, nous avons tous deux obtenu un congé, lui, pour revoir sa mère qui est inconnue à tous, et moi, pour venir à Londres où m'appelaient le desir de vous chercher, et où j'ai encore le bonheur de vous délivrer.

» Il est donc auprès de sa mère , s'écria Caroline en essuyant ses pleurs ! — Votre cœur ne peut lui reprocher cette préférence , répondit Barclay ; c'était son premier devoir. — Ah ! je suis loin de la lui reprocher. Une mère telle que mistress Belmour , doit être sans doute la première pensée , comme le premier besoin du cœur d'un fils. Ah ! qu'il rejoigne ma bienfaitrice , qu'il la console , la chérisse , et lui serve d'appui jusqu'à son dernier jour. Caroline n'est plus digne ni de lui ni d'elle. A ces mots , ses larmes recommencèrent à couler.

L'amour n'inspire point la résignation au destin qui vous arrache à l'objet aimé. Cependant, Caroline s'aperçut que John avait changé de couleur à cette exclamation qui lui était échappée ; elle craignit un soupçon offensant pour elle , et se hâta d'instruire ce jeune homme de ce qu'elle avait appris de son origine , et de la résolution où elle était de fuir pour jamais un lien que l'opinion rendrait déshonorant pour sir Charles , sa mère et sa famille. » Jamais , dit-elle enfin , mon existence ne sera pour mes bienfaiteurs un sujet d'opprobre ; je

serai digne de sir Charles en lui refusant ma main ; je cesserais de mériter la sienne en l'acceptant. Je dois lui dérober la connaissance de mon sort , et je m'ensevelirai dans le fond de l'Écosse ou de l'Irlande ; mistriss Claypole ne vous refusera point de me rendre les bijoux qui lui sont confiés. J'ignore à la vérité s'ils m'appartiennent , mais enfin , M. Melvil ne m'aurait jamais laissée dans la misère , et je crois pouvoir employer une petite partie de cette richesse à me procurer les premiers besoins d'une vie dure et solitaire. Oui , Barclay ,

j'irai dans un désert , inconnue à tous les humains , j'accourcirai par le travail la durée de mes jours , jusqu'au moment où la bonté céleste en viendra terminer le cours. »

Barclay ne répondit rien , ses yeux étaient humides et baissés , il sentait la nécessité d'une pareille résolution , et ne trouvait aucun motif de s'y opposer. Il la supplia seulement de lui laisser le choix d'une retraite , et lui promit qu'elle serait impénétrable. Caroline éprouvait encore le besoin de connaître la main à qui elle devait sa liberté. » Le secret m'est imposé , répon-

dit le jeune homme , je ne puis le trahir. » Ah ! ce ne peut être que Henry Claypole , s'écria-t-elle , ne dissimulez pas avec moi. Chère lady Amélia , je reconnais votre amant , votre époux , je reconnais un cœur digne du vôtre ! Barclay se leva sans répondre , recommanda encore les plus grandes précautions , et disparut.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



